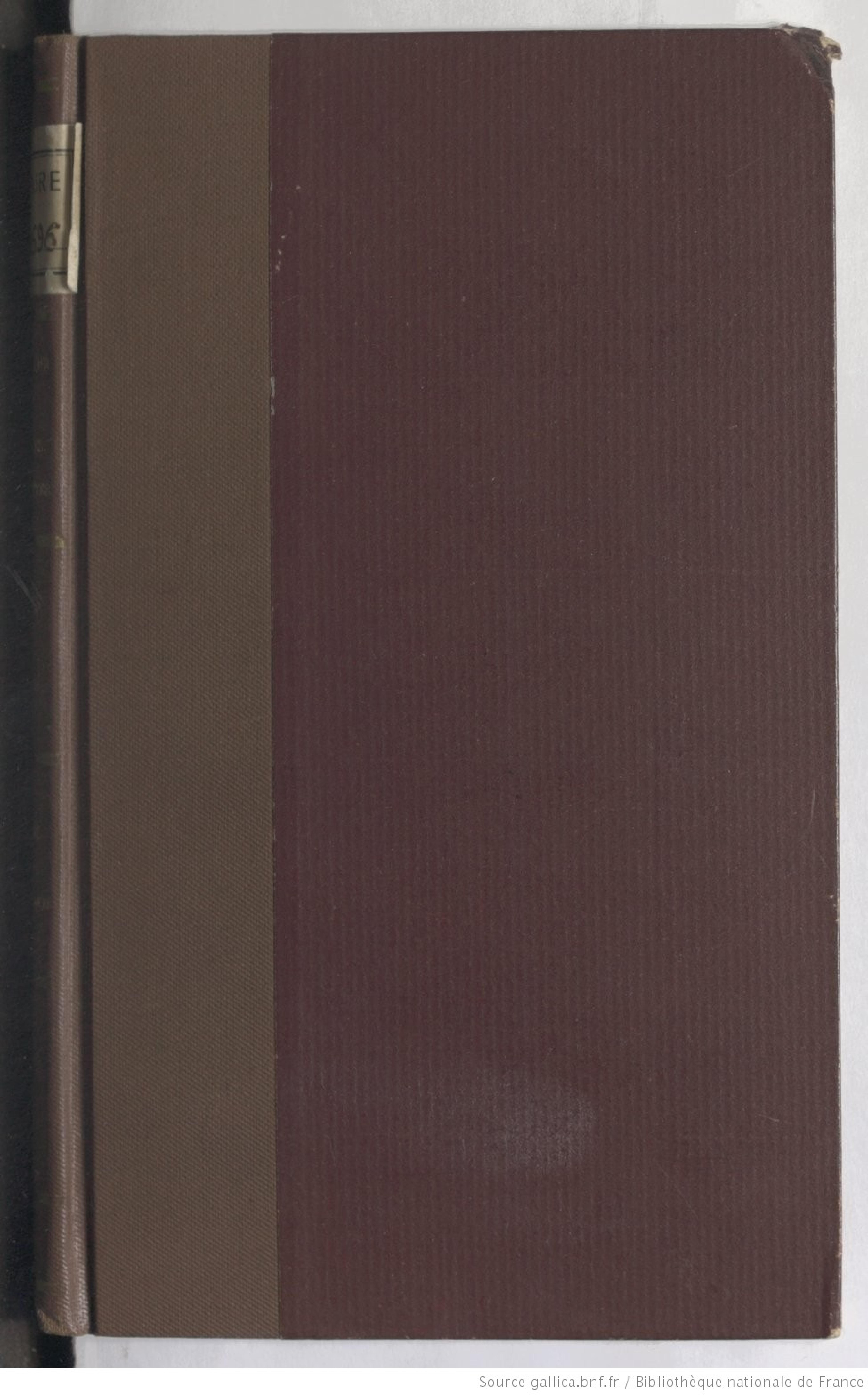
Contentes fantastiques





ŒUVRES COMPLÈTES

DE

E. T. A. HOFFMANN.

CONTES FANTASTIQUES.

II.

— RÉIMPRESSION. —

PARIS.
Eugène Renduel.
1832.

OEUVRES COMPLETES

DE

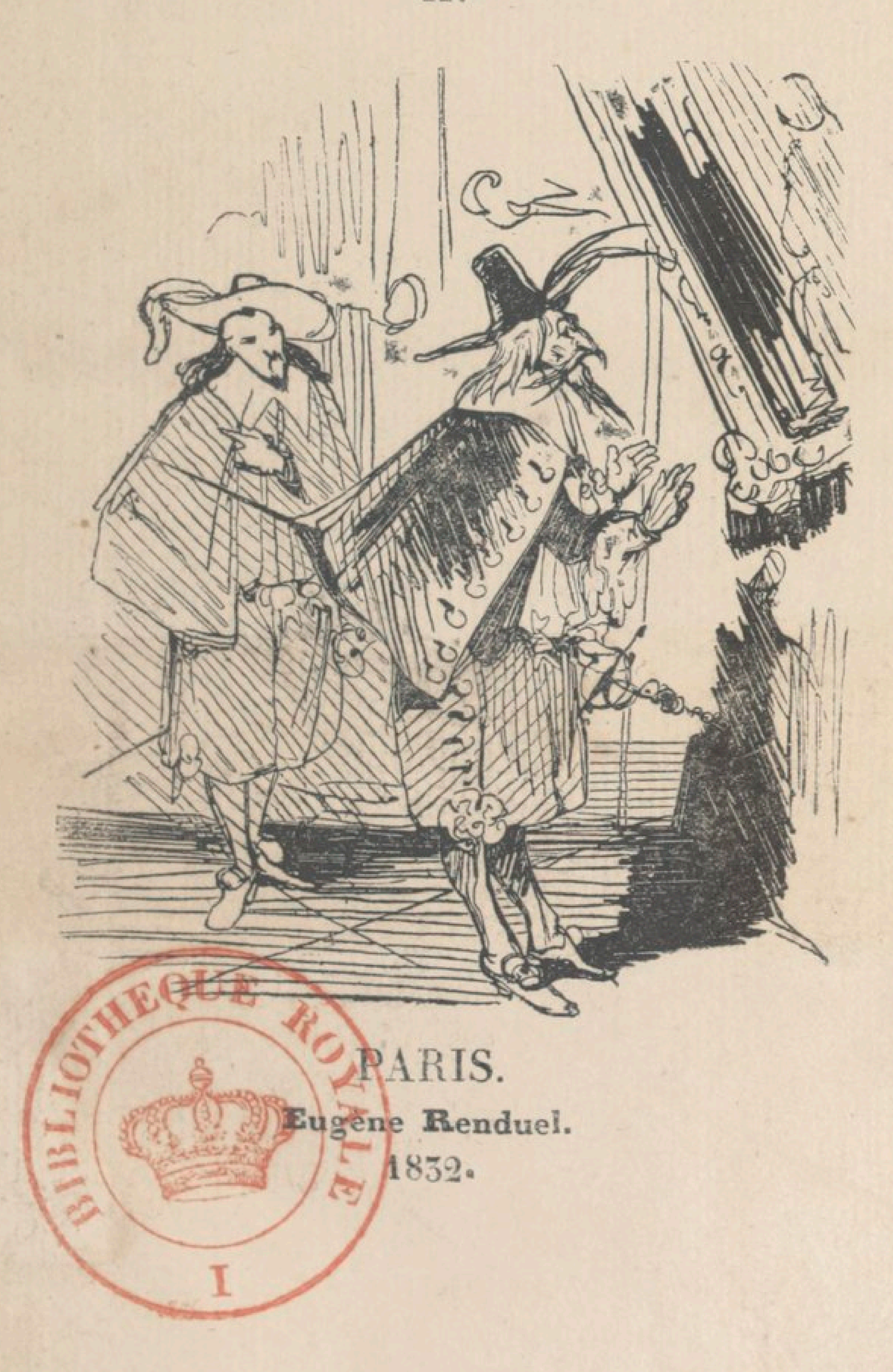
E.-T.-A. HOFFMANN.

Première Livraison.

PARIS. — IMPRIMERIE DE COSSON,
Rue Saint-Germain-des-Prés, n° 9.

CONTES
FANTASTIQUES
DE
E.-T.-A. HOFFMANN.

II.



PARIS.
Eugène Renduel.
1832.

CONTES
FANTASTIQUES

DE E.-T.-A. HOFFMANN,

TRADUITS DE L'ALLEMAND

PAR M. LOÈVE-VEIMARS,

ET PRÉCÉDÉS

D'UNE NOTICE HISTORIQUE SUR HOFFMANN

Par Walter Scott.



II.

— RÉIMPRESSION. —

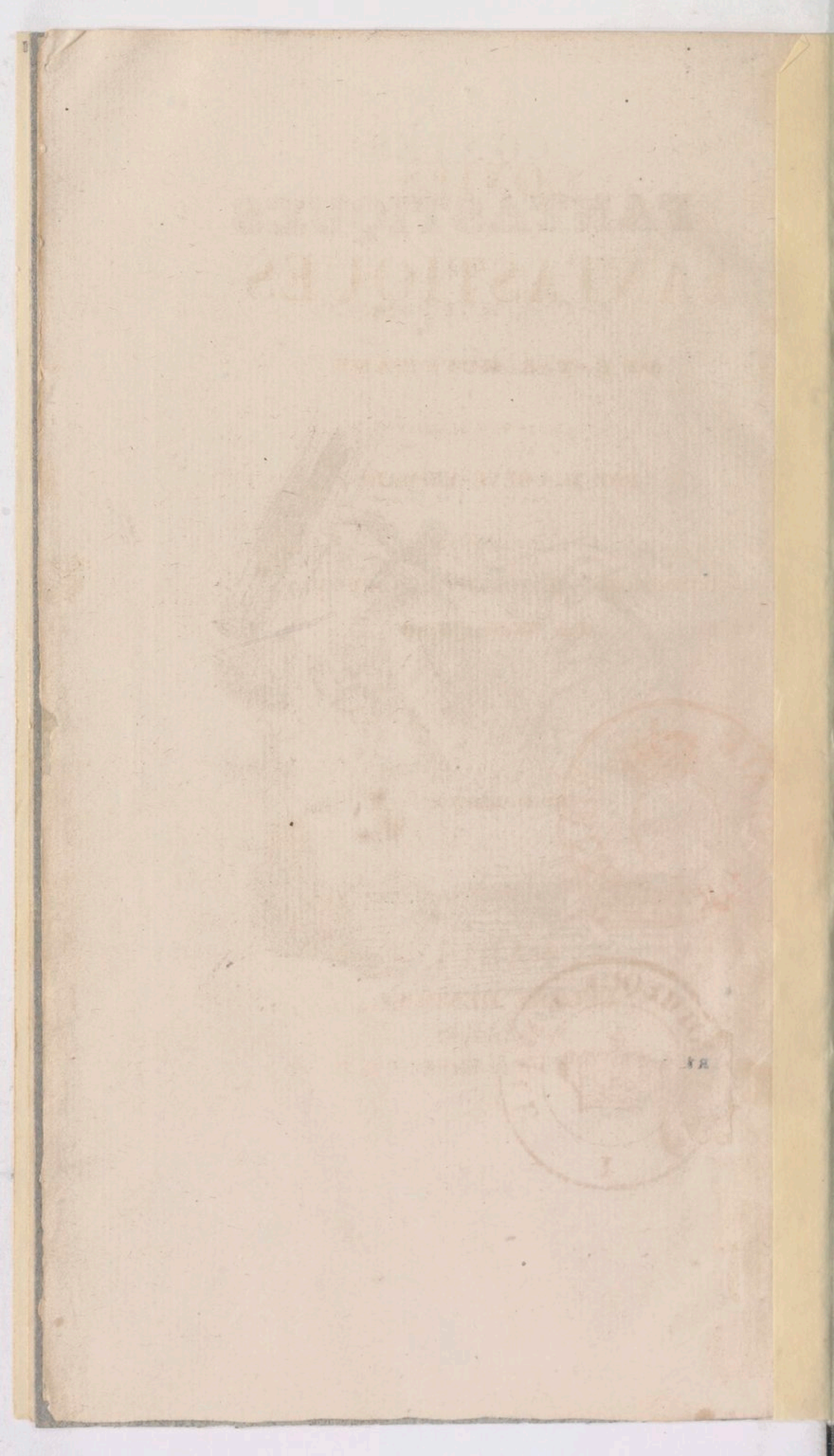
PARIS.

EUGÈNE RENDUEL,

ÉDITEUR-LIBRAIRE,

UE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 22.

1832.



CONTES

FANTASTIQUES

DE E.-T.-A. HOFFMANN,

TRADUITS DE L'ALLEMAND

PAR M. LOÈVE-VEIMARS,

ET PRÉCÉDÉS

D'UNE NOTICE HISTORIQUE SUR HOFFMANN

Par Walter Scott.

II.

— **RÉIMPRESSION.** —



PARIS.

EUGÈNE RENDUEL,

ÉDITEUR-LIBRAIRE,

UE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 22.

1832.

SALVATOR ROSA.

CONTES FANTASTIQUES.

SALVATOR ROSA.

CHAPITRE PREMIER.

Ordinairement on dit beaucoup de mal des hommes célèbres; que ce soit par des raisons valables ou non, qu'importe? C'est ce qui arriva au grand

peintre Salvator Rosa, dont les tableaux pleins de vie n'ont certainement jamais été contemplés par mon lecteur sans une jouissance intérieure et toute particulière.

Lorsque la réputation de Salvator se fut répandue à Naples, à Rome, dans la Toscane et même par toute l'Italie, lorsque les peintres qui voulaient plaire devaient tâcher d'imiter le style étrange de son pinceau, à cette époque même de méchans envieux faisaient naître des bruits fâcheux qui devaient obscurcir la gloire divine de l'artiste. On prétendait qu'à une époque antérieure de sa vie Salvator avait fait partie d'une bande de brigands, et que c'était dans cette société maudite qu'il avait pris les originaux de toutes ces figures féroces, fières, si fantastiquement costumées, qu'il plaça plus tard dans ses tableaux. On disait que les déserts sombres et affreux, les

selve selvagge, comme les nomme le Dante, où il s'était tenu caché, étaient fidèlement reproduits dans ses paysages Mais ce qu'il y avait de pire, c'est qu'on soutenait qu'il avait été entraîné dans la terrible et sanguinaire conspiration, tramée à Naples par le fameux Mas' Aniello, et l'on en racontait les particularités avec les plus petits détails.

Aniello Falcone, le peintre de batailles — c'était ainsi qu'on racontait la chose, — s'enflamma de fureur et de vengeance, lorsque les soldats espagnols eurent tué, dans une mêlée, un de ses parens. Il rassembla aussitôt une bande de jeunes gens audacieux, artistes pour la plupart, leur donna des armes, et les appela la Compagnie de la Mort. En effet, cette troupe répondit parfaitement à sa fatale dénomination. Ces jeunes gens parcouraient par bandes la ville de Naples, et poignardaient sans pitié tout Espagnol

qu'ils rencontraient. — Ils pénétraient dans les asiles sacrés, et là ils tuaient sans miséricorde le malheureux qui s'était réfugié dans ces lieux. La nuit ils se rendaient auprès de leur chef, le sanguinaire et frénétique Mas' Aniello, qu'ils peignaient à la lueur de flambeaux allumés, de sorte que bientôt ces portraits se répandirent par milliers dans Naples et dans les environs.

On disait donc que Salvator faisait partie de cette bande meurtrière; le jour il égorgeait, et la nuit il peignait assidûment. Un critique célèbre, Taillasson, je crois, a remarqué avec justesse que ses tableaux portent le caractère d'une fierté féroce, d'une énergie bizarre et d'une exécution sauvage. La nature ne se révèle pas à lui dans les charmes rians des vertes prairies, des champs fleuris, des bois odorans, des sources murmurantes, mais dans la terreur des rochers

gigantesquement entassés, des arides rivages de la mer, des forêts désertes et inhospitalières. Ce n'est point l'haleine des vents du soir, ni le doux frémissement des feuilles ; c'est le mugissement de l'ouragan, le fracas de la cataracte, qui seuls se sont fait entendre à son oreille. En contemplant dans ses tableaux ces déserts, et les hommes d'un extérieur étrange et sauvage qui se glissent çà et là, tantôt seuls, tantôt en troupe, les pensées sinistres se présentent d'elles-mêmes. On se dit : Ici se commit un meurtre; là le cadavre sanglant fut jeté dans le précipice.

Qu'il en soit ainsi; que Taillasson ait raison de dire que le Platon de Salvator, que son saint Jean même annonçant dans le désert la naissance du Sauveur, ont quelque peu des mines de brigands; supposons, dis-je, que tout cela soit véritable: encore serait-il injuste de conclure

des œuvres à l'artiste, et de croire que lui, qui a représenté en pleine vie les objets sauvages et terribles, doive avoir été par là même un homme sauvage et terrible. Celui qui parle beaucoup de l'épée la manie souvent très-mal; et celui qui au fond de son âme comprend les plus sanglantes horreurs de manière à pouvoir leur donner la vie au moyen de la palette, du pinceau ou de la plume, est d'ordinaire le moins capable de les commettre.

N'ajoutons donc pas foi à ces bruits, qui firent du brave Salvator un brigand et un assassin; ne croyons point qu'il ait pris part aux sanglantes actions de Mas' Aniello, et pensons plutôt que les terreurs de ces temps de désolation le chassèrent de Naples vers Rome, où il arriva en fugitif, pauvre et indigent, vers l'époque où Mas' Aniello venait de tomber.

Mal vêtu, une mince bourse avec quelques pâles sequins dans sa poche, Salvator Rosa se glissa dans la ville par une nuit sombre. Il arriva, sans savoir lui-même comment, sur la place Navona. Là, à une époque plus heureuse, il avait autrefois habité une belle maison, près du palais Panfili. Il regarda d'un air chagrin ces croisées, grandes comme des glaces, qui brillaient à la lueur des rayons de la lune. — Ah! s'écria-t-il avec humeur, il en coûtera de la toile et des couleurs avant que je puisse derechef établir mon atelier là-haut.

Mais, en parlant ainsi, il se sentit tout-à-coup abattu, sans force et sans courage. — Pourrai-je, grommela-t-il entre ses dents, en s'asseyant sur les marches en pierre du seuil de la maison, pourrai-je faire assez de tableaux tels que les sots les désirent? Je crois presque que je suis au bout de mes efforts.

Un vent glacial s'engouffrait dans les rues. Salvator sentit la nécessité de chercher un gîte. Il se leva avec peine, s'avança en chancelant, arriva sur le Corso et entra dans la rue Bergognona. Là il s'arrêta devant une petite maison, large seulement de deux fenêtres, habitée par une pauvre veuve et par ses deux filles. Cette femme l'avait reçu pour peu d'argent, lorsqu'il était venu à Rome pour la première fois, et il pensait pouvoir retrouver chez elle un logement convenable à sa position actuelle.

Il frappa à la porte avec confiance, et proclama à plusieurs fois son nom. Enfin il entendit la vieille se lever péniblement, et venir à la fenêtre en pestant contre le mauvais sujet qui la troublait au milieu de son sommeil et en jurant que sa maison n'était point une hôtellerie. Il fallut beaucoup de paroles de part et d'autre jusqu'à ce qu'elle reconnût

son ancien locataire; et lorsque Salvator se plaignit de ce que, après s'être enfui de Naples, il ne pouvait trouver un gîte à Rome, la vieille s'écria: — Eh! par Christ et tous les saints! est-ce vous, signor Salvator? Votre petite chambre en haut, sur la cour, est encore vacante, et le vieux figuier étend à présent ses branches et ses feuilles à travers les fenêtres, de manière que vous pourrez vous asseoir et travailler au frais comme dans un berceau verdissant. — Ah! que mes filles seront contentes de vous voir de retour, signor Salvator! — Mais savez-vous bien que la Marguerita est devenue bien grande et bien belle? Vous ne la balancerez plus sur vos genoux! — Votre petite chatte est morte, il y a trois mois, en avalant un arête de poisson. Que voulez-vous? la tombe est notre héritage à tous! — Mais vous savez bien la grosse voisine, que vous avez dessinée si sou-

vent, elle a épousé ce jeune homme; le signor Luigi? Eh, eh! *Nozze e magistrati sono da Dio destinati!* Les mariages se concluent au ciel, vous dis-je.

— Mais, dit Salvator en interrompant la vieille, mais, signora Caterina, par tous les saints! laissez-moi d'abord entrer, et puis vous me parlerez de votre figuier, de vos filles, de la chatte et de la grosse voisine. — Je meurs de fatigue et de froid.

— Mais voyez donc cette impatience! dit la vieille. *Chi va piano, va sano; chi va presto, muore lesto.* — Doucement, doucement, dis-je. Mais vous êtes fatigué, vous vous gelez; vite donc les clefs, vite les clefs!

Maisla vieille dut d'abord réveiller ses filles, et lentement, lentement faire du feu. — Enfin elle ouvrit la porte au pauvre Salvator; mais à peine fut-il entré dans le vestibule qu'accablé de fatigue

et de maladie, il tomba par terre comme mort. Heureusement que le fils de la veuve, qui d'ordinaire habitait Tivoli, était venu rendre visite à sa mère. On le fit aussi sortir de son lit, qu'il céda très-volontiers à l'ancien ami de la maison.

La vieille aimait extrêmement Salvator; et quant à ce qui regardait son art, elle le mettait au dessus de tous les peintres du monde. Son pitoyable état la mit tout hors d'elle; elle voulut courir au couvent voisin, et chercher son confesseur, afin qu'il vînt combattre le mal par des cierges bénits ou des amulettes toutes puissantes. Le fils, au contraire, était d'opinion qu'il vaudrait mieux aller trouver tout de suite un bon médecin, et il courut sur-le-champ à la place d'Espagne, où demeurait le célèbre docteur Splendiano Accoramboni. Dès que celui-ci apprit que le peintre Salvator Rosa

se trouvait malade dans la rue Bergognona, il se prépara à l'aller trouver sur-le-champ.

Salvator était sans connaissance, dans le plus fort paroxysme de la fièvre. La vieille avait suspendu au dessus du lit une couple d'images de saints, et priait avec ferveur. Ses filles, baignées de larmes, s'efforçaient de temps à autre de faire avaler au malade quelques gouttes de la limonade qu'elles avaient préparée, pendant que le fils, assis au chevet du lit, essuyait la sueur froide de son front. Le jour venait de paraître lorsque la porte s'ouvrit avec fracas, et que le célèbre docteur signor Splendiano Accoramboni entra.

Si Salvator n'eût pas été malade à mourir, les deux jeunes filles, gaies et folâtres comme elles l'étaient, eussent éclaté de rire à la vue du merveilleux docteur; en cet instant, elles se bor-

nèrent à se retirer timidement dans un coin de la chambre, d'un air épouvanté. Il n'est pas mal de dépeindre la figure du petit homme qui parut, à l'aube du jour, chez la dame Caterina, dans la rue Bergognona. En dépit d'une tendance assez prononcée à la croissance la plus élevée, le docteur Splendiano Accoramboni n'avait pu atteindre tout-à-fait à la stature de quatre pieds. Dans ses jeunes années, ses membres étaient des plus délicats; et, avant que sa tête, un peu difforme dès sa naissance par ses joues enflées et par son double menton, eût pris trop d'accroissance; avant que son nez, trop abondamment nourri de tabac d'Espagne, se fût prononcé en saillie informe; avant que l'excès des maccaroni eût donné à son ventre trop de protubérance, l'habit d'*abbate* qu'il portait lui séyait à ravir: on pouvait alors l'appeler un charmant bout d'homme, et

les dames romaines le nommaient leur *caro puppazetto.* Mais ce temps était passé, et M. le docteur Splendiano, quand on le voyait passer dans la rue, donnait à croire que la tête d'un homme de six pieds était tombée sur les épaules d'un petit polichinelle de marionnettes, à qui force était de la porter. Cette petite et singulière figure s'était enveloppée d'une quantité disproportionnée de damas de Venise, dont on avait taillé une robe de chambre; elle s'était ceinte d'une large ceinture en cuir, à laquelle était suspendue une rapière longue de trois aunes; et sur sa perruque, blanche comme la neige, elle avait érigé un bonnet haut et pointu, qui ne ressemblait pas mal à l'obélisque de la place Saint-Pierre.

Le digne Splendiano Accoramboni regarda d'abord, à travers ses grands verres de lunettes, le malade, puis la

dame Caterina, et prit celle-ci à part. — Voilà, lui dit-il à voix basse ; voilà Salvator Rosa, le grand artiste, étendu presque sans vie, Caterina ; et c'en est fait de lui, si mon art ne le sauve ! Mais, dites-moi, depuis quand est-il chez vous ? A-t-il apporté avec lui beaucoup de beaux tableaux ?

— Hélas ! mon cher docteur, répliqua Caterina, ce n'est que cette nuit que mon pauvre fils est arrivé chez moi ; et quant à ce qui concerne ses tableaux, je n'en sais encore mot : mais en bas il y a une grande caisse que, avant de perdre connaissance, Salvator me pria de garder soigneusement. Il se peut bien que quelque beau tableau qu'il aura peint à Naples s'y trouve emballé.

C'était un mensonge ; mais nous saurons bientôt les raisons qu'eut dame

Catherine pour en imposer ainsi au docteur.

—Bien, bien, dit le docteur; et se frottant la barbe en souriant, il s'approcha du lit avec autant de gravité que le permettait sa longue rapière, qui s'accrochait aux chaises et aux tables, tâta le pouls du malade en haletant, nomma en grec et en latin cent maladies que Salvator n'avait pas, puis un aussi grand nombre qu'il aurait pu avoir, et finit par dire qu'à la vérité il ne saurait nommer pour le moment la maladie du peintre, mais que d'ici à quelque temps il trouverait bien un nom qui lui serait applicable et aussi un remède pour la guérir; et il sortit avec gravité, les laissant tous accablés de craintes et de soucis.

Au bas des marches, le docteur demanda à voir la caisse de Salvator, et dame Caterina lui en montra une en

effet, dans laquelle se trouvaient quelques manteaux usés de défunt son mari. Le docteur frappa doucement sur la caisse et dit avec satisfaction : — Nous verrons, nous verrons !

Après quelques heures d'absence, le docteur revint avec un très-beau nom pour la maladie de Salvator, et plusieurs grandes bouteilles d'une potion nauséabonde, recommandant de la faire prendre au malade sans discontinuer. Ce ne fut pas sans peine ; car Salvator manifesta le plus grand dégoût pour cette médecine, qui semblait puisée au fond de l'Achéron. Mais soit que la maladie de Salvator, qui avait enfin un nom et qui représentait alors quelque chose de réel, commençât seulement à se manifester ; soit que la potion de Splendiano se déchaînât trop violemment dans ses entrailles ; toutefois est-il que le pauvre Salvator s'affaiblissait à vue d'œil. Le

docteur Splendiano Accoramboni avait beau assurer qu'après la cessation totale du mouvement de la machine vitale il lui donnerait une nouvelle impulsion, comme au balancier d'une pendule; on ne commençait pas moins à douter de la guérison du pauvre peintre, et à croire que le docteur avait donné au balancier une impulsion si forte que tous les ressorts s'étaient brisés.

Un jour, il arriva que Salvator, qui paraissait à peine capable de se mouvoir, tomba dans le paroxysme d'une fièvre brûlante. Il saisit les fioles qui contenaient la potion et les jeta en fureur par la fenêtre, au moment où le docteur entrait dans la maison. Il arriva que quelques fioles l'atteignirent, se brisèrent sur sa tête, et que la noire liqueur se répandit en longs flots sur son visage et sur sa perruque. — Le signor Salvator est devenu enragé, s'écria le docteur

en s'élançant dans la maison ; il est tombé en frénésie, et l'art ne peut le sauver. Dans dix minutes il est mort ; donnez-moi le tableau, madame Caterina, il est à moi ; c'est le prix de mes peines ! donnez le tableau, vous dis-je !

Mais lorsque dame Caterina ouvrit la caisse et que le docteur Splendiano aperçut les vieux manteaux déchirés, il roula ses yeux dans leurs orbites, comme deux comètes enflammées, et trépignant des pieds, il voua le pauvre Salvator, la veuve et la maison entière à tous les démons de l'enfer ; puis il partit avec la rapidité d'un trait.

Le délire de la fièvre avait cessé. Salvator retomba dans son état léthargique ; et dame Caterina, persuadée que le malade touchait à son dernier moment, vola au couvent voisin et chercha le père Bonifazio pour lui administrer le saint-sacrement. En voyant le mori-

bond, le père Bonifazio déclara qu'il connaissait parfaitement les symptômes que la mort trace sur le visage d'un homme dont elle va se saisir, mais qu'il n'apercevait rien de semblable dans les traits de Salvator. Il ajouta qu'il y avait encore possibilité de le guérir, si le docteur Splendiano Accoramboni avec ses dénominations et ses fioles, ne passait plus le seuil de la porte. Le bon père se mit aussitôt en route et alla s'occuper de tenir sa parole.

Salvator, revenu de son évanouissement, se crut dans un beau bosquet odoriférant, dont les rameaux et les feuilles vertes s'enlaçaient au dessus de lui. Il sentit une chaleur vivifiante pénétrer tout son corps; seulement son bras gauche lui semblait attaché.

— Où suis-je? dit-il d'une voix faible.

Un beau jeune homme de bonne

mine, qui se tenait debout auprès de son lit, et qu'il aperçut alors pour la première fois, se jeta à genoux, saisit sa main droite, l'arrosa de larmes brûlantes, et s'écria à plusieurs reprises : — O mon excellent maître! mon digne maître! maintenant tout est bien; vous êtes sauvé : vous serez rétabli!

— Mais, dites-moi seulement..., reprit Salvator.

Le jeune homme le supplia de ne pas se fatiguer en parlant, et promit de lui raconter ce qui lui était arrivé. Voyez-vous, mon cher et digne maître? vous étiez certainement bien malade en arrivant ici de Naples, mais votre état n'était pas désespéré. L'usage des remèdes insignifians vous eût remis en peu de temps; mais la maladresse de Carlo, qui est allé chercher le médecin le plus proche, vous a fait tomber entre les mains du fatal docteur Pyra-

mide, le plus fatal docteur qui ait jamais travaillé à remplir les entrailles de la terre !

— Quoi ! dit Salvator en riant, quelque faible qu'il fût, c'est donc ce docteur Pyramidal que j'ai aperçu ? Un petit bout d'homme, vêtu de damas, qui m'a condamné à avaler une boisson détestable, dégoûtante, infernale, et qui portait sur sa tête l'obélisque de la place de Saint-Pierre.

— Oh, par Dieu ! dit le jeune homme en riant aussi aux éclats, le docteur Splendiano Accoramboni vous a apparu sous son bonnet de nuit pointu, dans lequel il se montre chaque matin à sa fenêtre comme un météore de funeste présage. Mais ce n'est point à cause de ce bonnet qu'on le nomme le docteur Pyramide; la raison de cette dénomination est tout autre. Le docteur Splendiano est un grand amateur de tableaux,

et il possède une galerie très-bien choisie, qu'il s'est acquise par une manière d'agir toute particulière. Il poursuit avec ardeur les peintres et leurs maladies, surtout les maîtres étrangers. Ont-ils une seule fois mangé trop de maccaroni, ou avalé un verre de vin de Syracuse plus que la juste mesure? il sait les attirer dans ses filets. Alors il les gratifie tantôt d'une maladie, tantôt d'une autre, qu'il baptise toujours d'un nom immense et dont il se met à opérer la guérison. Il se fait promettre un tableau pour salaire, et comme les constitutions obstinées peuvent seules résister à ses remèdes, il a part à la succession de tous les artistes étrangers, qu'on ensevelit auprès de la pyramide de Cestius. Le cimetière placé auprès de la pyramide de Cestius est le champ où recueille abondamment le docteur Splendiano Accoramboni; il le cultive avec beaucoup de soin, et c'est

de là que lui vient son surnom. Dame Caterina, par des vues bienveillantes sans doute, avait fait croire au docteur que vous aviez apporté un tableau magnifique, et vous pouvez penser avec quel zèle il vous préparait ses potions. — C'est votre bonne étoile qui vous a fait jeter les fioles sur la tête du docteur, et qui a inspiré à dame Caterina l'idée d'appeler le père Bonifazio pour vous administrer le saint-sacrement : le père s'entend un peu en médecine ; il a jugé sainement votre état, et il est venu me chercher.

— Vous êtes donc aussi un docteur ? dit Salvator avec une voix faible et lamentable. — Non, répondit le jeune homme en rougissant ; non, mon cher et digne maître, je ne suis pas un médecin comme signor Splendiano, mais simplement un chirurgien. Je faillis mourir de terreur et de joie lorsque le

père Bonifazio me dit que Salvator Rosa se trouvait mortellement malade dans la rue Bergognona et qu'il avait besoin de mon art. J'accourus, je vous ouvris une veine au bras gauche, et je vous sauvai. — Nous vous transportâmes ici dans cette chambre fraîche et aérée que vous occupiez jadis. Regardez autour de vous : là est encore le chevalet que vous laissâtes ici ; là sont quelques dessins au crayon, que dame Caterina a conservés comme des reliques. — Votre maladie a cédé ; des remèdes simples, que le père Bonifazio prépare, et les soins de l'amitié, vous rendront bientôt toutes vos forces. — Et maintenant, permettez que je baise encore une fois cette main, cette main créatrice, qui sait donner une vie enchanteresse aux merveilles les plus secrètes de la nature ! — Permettez que le pauvre Antonio Scacciati épanche son âme en enthou-

siasme et en reconnaissance, de ce que le ciel lui a permis de sauver la vie du grand et divin maître Salvator Rosa! — A ces mots, le jeune homme se précipita de nouveau à genoux, saisit la main de Salvator, la baisa et l'arrosa de larmes brûlantes.

— Je ne sais, dit Salvator en se soulevant avec peine, je ne sais, cher Antonio, pourquoi vous m'adressez des hommages si respectueux. Vous êtes, dites-vous, un chirurgien; cette profession ne s'allie guères aux beaux-arts?

— Mon cher maître, répondit le jeune homme les yeux baissés, lorsque vous aurez repris plus de forces, je vous ouvrirai mon âme.

— Faites-le, dit Salvator; ayez en moi pleine confiance. Vous le pouvez; car je ne connais personne qui m'ait plus intéressé que vous, au premier aspect. Plus je vous regarde, plus je m'aperçois

que votre figure offre des traits de ressemblance avec le divin jeune homme : — je parle de Sanzio. — Les yeux d'Antonio s'animèrent d'un feu étincelant ; il essaya en vain de répondre.

En ce moment, dame Caterina entra avec le père Bonifazio, qui apportait à Salvator une potion artistement préparée, qui fit plus de plaisir et plus de bien au malade que l'eau achérontique du docteur pyramidal Splendiano Accoramboni.

CHAPITRE II.

ANTONIO SCACCIATI.

Il arriva comme Antonio l'avait prédit; les simples et bienfaisans médicamens du père Bonifazio, les tendres soins de la bonne dame Caterina et de ses filles, la belle saison qui commençait juste-

ment, tout cela produisit sur la constitution naturellement robuste de Salvator des effets si propices qu'il se sentit bientôt assez remis pour penser à l'exercice de son art, et qu'il s'occupa d'abord de tracer au crayon quelques belles esquisses pour les transporter plus tard sur la toile.

Antonio ne quittait presque point la chambre de Salvator; il était tout yeux lorsque Salvator esquissait ses desseins; et le jugement qu'il portait sur quelques parties faisait voir qu'il devait être initié dans les secrets de l'art.

— Écoutez, Antonio! lui dit un jour Salvator; vous entendez si bien l'art de la peinture, que je crois non-seulement que vous avez médité sur cette partie avec intelligence, mais que vous avez peut-être manié le pinceau vous-même.

— Souvenez-vous, mon cher maître, reprit Antonio, que, quand vous revîntes

à la guérison après votre long évanouissement, je vous dis que je vous dévoilerais mon âme. Il est temps, je crois, de vous ouvrir entièrement mon cœur. Car, voyez-vous? bien que je sois le chirurgien Antonio Scacciati, qui vous fit une saignée, j'appartiens néanmoins tout entier à l'art de la peinture, à laquelle je vais m'adonner à présent sans réserve, en abandonnant un métier odieux.

— Oh, oh! s'écria Salvator, Antonio, pensez à ce que vous allez faire. Vous êtes un habile chirurgien, peut-être deviendrez-vous un méchant artiste; car bien que vous soyez encore jeune, cependant vous êtes déjà trop vieux pour prendre le crayon. Une vie d'homme suffit à peine pour parvenir à l'intelligence du vrai, et pour réussir à la représenter avec facilité sur la toile.

— Eh! mon cher maître, reprit Anto-

nio en souriant modestement, comment pourrais-je entrevoir la folle idée de m'adonner actuellement à l'art difficile de la peinture, si je ne l'avais point exercé dès ma tendre enfance; si le ciel n'eût pas permis que, bien que contrarié dans mes goûts par l'obstination de mon père, j'eusse véeu avec des maîtres célèbres? Sachez que le grand Annibal [1] s'est intéressé au pauvre enfant délaissé, et que je puis me nommer l'élève de Guido Reni.

— Eh bien! dit Salvator avec la rudesse qu'il montrait quelquefois, eh bien! brave Antonio, vous avez eu de très-grands maîtres, et il n'est pas douteux que, nonobstant votre chirurgie, vous soyez aussi un grand élève. Seulement je ne conçois pas que vous, fidèle dis-

[1] Carrache.

TR.

ciple du doux et élégant Guido — que peut-être... c'est ce que font les disciples emportés volontiers par leur enthousiasme... vous surpassez encore en élégance — puissiez trouver quelque plaisir à mes tableaux, et me croire un maître en peinture!

Une vive rougeur couvrit la figure du jeune homme, en entendant ces paroles de Salvator, qui ressemblaient un peu à des railleries.

— Permettez, dit-il, que je mette de côté la timidité qui d'ordinaire me ferme la bouche; permettez que je vous avoue sans détour tout ce que je pense. — Salvator, jamais je n'ai autant révéré mon maître que je vous révère. C'est la grandeur souvent sur-humaine des pensées que j'admire dans vos ouvrages. Vous saisissez les secrets les plus cachés de la nature; vous entendez les merveil-

les de ses richesses, de ses arbres, de ses cataractes; vous comprenez sa voix sacrée, vous lisez sa langue, et vous savez écrire les paroles qu'elle vous adresse. Oui, on dirait qu'en maniant le pinceau d'une manière si hardie, si audacieuse, vous consignez sur la toile les pensées du Créateur. — L'homme seul avec toute son activité ne vous suffit point; vous ne contemplez l'homme que dans le cercle de la nature et comme un de ses innombrables phénomènes. Aussi, Salvator, vous n'êtes vraiment grand que dans vos paysages, si merveilleusement conçus; quand vous abordez l'histoire, vous mettez vous-mêmes des bornes à votre génie.

— Vous répétez là les jugemens des envieux peintres d'histoire qui m'abandonnent le paysage pour que je ne leur enlève pas le morceau qu'ils se sont réservé, s'écria Salvator; comme si je n'entendais

pas les figures et tout ce qui s'ensuit. Mais ce sont de sottes redites !

— Ne vous fâchez point, mon cher maître, continua Antonio; je ne redis inconsidérément les propos de personne, et c'est au jugement des maîtres qui sont à Rome que je voudrais le moins m'en fier ! —Qui n'admirerait le dessein hardi, la merveilleuse expression, et surtout le vif mouvement de vos figures ? — On sent que vous ne travaillez point sur un modèle raide et gauche, et bien encore moins d'après un mannequin inerte : on voit que vous êtes vous-même votre modèle, et qu'en peignant, la figure que vous vous proposez de reproduire vient d'abord se réfléchir dans votre pensée comme sur la surface brillante d'un miroir.

— Diantre ! Antonio, s'écria Salvator en riant, je crois que vous avez déjà souvent regardé dans mon atelier, sans

que je m'en doutasse, puisque vous savez si bien ce qui s'y passe.

— Le pouvais-je? reprit Antonio. Mais laissez-moi poursuivre. Je ne voudrais pas critiquer, comme s'efforcent de le faire ces maîtres pédantesques, les tableaux que votre puissant génie vous inspire. En vérité, ce que l'on nomme vulgairement paysages n'est point une dénomination applicable à vos compositions, que je voudrais plutôt nommer des tableaux historiques dans un sens profond. Un rocher, un arbre, semblent s'animer sous vos touches lumineuses. La nature entière, se mouvant en accords harmonieux, exprime la pensée sublime qui a brillé en vous. C'est ainsi que j'ai contemplé vos tableaux, et c'est ainsi, mon digne et excellent maître, que je leur dois, à eux seuls, une intelligence plus profonde de l'art. Ne croyez point, pour cela, que je sois tombé dans une

imitation puérile et ridicule. Si j'envie la liberté et l'audace de votre pinceau, je dois avouer que le coloris de la nature me paraît tout autre que celui que je vois sur vos pages. Je pense que, s'il est salutaire à l'élève d'imiter le style de tel ou tel maître, il doit cependant s'efforcer à représenter la nature telle qu'il la voit. Ce n'est que cette intuition véritable, ce n'est que cette harmonie avec lui-même, qui peuvent donner du caractère et de la vérité à ses productions. — Guido était de cet avis; et l'inquiet Préti, que l'on nomme, comme vous le savez, le Calabrois, et qui est un peintre qui certainement a médité sur son art, m'avertissait toujours de me défier des dangers de l'imitation puérile. — Maintenant, Salvator, vous savez pourquoi je vous révère sans être votre imitateur.

Salvator avait regardé fixement le

jeune homme pendant qu'il parlait; il se jeta avec véhémence à son cou.

— Antonio, dit-il, vous venez de dire des paroles bien sensées, bien profondes, tout jeune que vous soyez. Quant à la véritable intelligence de l'art, vous surpassez beaucoup de nos anciens maîtres si vantés. Vraiment! lorsque vous me parliez de mes tableaux, il me semblait que je me comprenais mieux moi-même. Si je vous estime, c'est précisément parce que vous ne voulez pas imiter mon style; parce que vous ne prenez point des couleurs noires, comme tant d'autres; que vous ne mettez point de clairs trop crus, ou que vous ne faites point sortir d'une terre boueuse une couple de figures estropiées, à visages hideux, croyant alors avoir fait du Salvator. Tel que vous voilà, vous avez trouvé en moi un fidèle ami. Je me donne à vous de toute la puissance de mon âme!

Antonio était hors de lui-même de joie de la bienveillance que le maître lui témoignait. Salvator manifesta un vif désir de voir les tableaux de son jeune ami, et Antonio le conduisit aussitôt dans son atelier.

Salvator ne s'était point attendu à voir des productions mesquines de celui qui avait parlé avec tant d'intelligence sur la peinture, et dans lequel un génie tout particulier semblait se manifester; mais cependant le maître fut extrêmement surpris en voyant les riches tableaux d'Antonio. Partout il trouva des idées hardies, un dessein correct et le coloris le plus vif; le bon goût régnait dans le jet des larges draperies; l'extrême netteté des extrémités, la grâce charmante des têtes annonçaient le digne élève de Guido Reni, bien que chez Antonio, différent en cela de son grand maître, la tendance à sacrifier l'expression à la

beauté ne se manifestât pas partout. On voyait qu'Antonio tendait à l'énergie d'Annibal, sans avoir encore toutefois pu y atteindre.

Salvator avait long-temps contemplé en silence chaque tableau d'Antonio. Il lui dit : — Écoutez, Antonio, vous êtes né pour le noble talent de la peinture. Car la nature, non contente de vous avoir donné cet esprit créateur qui produit les idées sublimes, vous a encore accordé le rare talent de parvenir à vaincre en peu de temps les difficultés de la pratique. Je ferais un mensonge si je vous disais que vous avez atteint à la grâce merveilleuse de Guido et à la vigueur d'Annibal; mais il est certain que vous surpassez déjà de beaucoup tous les maîtres qui se pavanent ici dans l'Académie San-Luca, le Tiarini, le Gessi, le Sémenta et tous, quels que soient leurs noms, sans excepter le Lanfranc, qui ne sait peindre qu'à fres-

que. Et cependant, Antonio, si j'étais à votre place, j'hésiterais à jeter tout-à-fait la lancette et à prendre uniquement le pinceau. Cela vous paraît singulier; mais écoutez-moi : nous sommes actuellement à une triste époque de la peinture, ou plutôt le démon semble se démener parmi nos artistes et les exciter de tout son pouvoir! Si vous n'êtes pas prêt à endurer des mortifications de toute espèce, à mesure que vous vous élèverez en talent, à souffrir d'autant plus de dédain et de mépris que votre renommée se répandra, à voir de malveillans coquins s'approcher de vous avec un air de bonté et de bienveillance, pour vous perdre d'autant plus sûrement; si, dis-je, vous n'êtes point préparé à tout cela, ne touchez pas un pinceau. Souvenez-vous de la triste destinée de votre maître, du grand Annibal, qui, poursuivi malignement à Naples par une

foule de méchans confrères, ne put parvenir à exécuter aucun ouvrage d'importance, et qui, repoussé partout avec dédain, succomba à une mort prématurée. Souvenez-vous de ce qui arriva à notre grand Dominichino, lorsqu'il peignit la coupole de la chapelle de Saint-Janvier. Est-ce que ces coquins de peintres — je n'en nommerai aucun, pas même ce faquin de Belisario et ce Ribera; — est-ce qu'ils ne corrompirent pas le valet de Dominichino, pour qu'il jetât de la cendre dans sa chaux afin que le crépi du mur ne pût tenir et que la peinture tombât? Remettez-vous tout cela en mémoire, et examinez bien si votre âme est assez forte pour endurer de pareilles avanies; car autrement votre volonté sera brisée, et, avec le courage de produire un ouvrage de l'art, la faculté de le faire se perd aussi.

— Hélas! Salvator, répondit Antonio,

il est impossible qu'en me livrant tout entier à la peinture, je sois plus en butte au mépris et à la jalousie que je le suis aujourd'hui. Vous avez trouvé quelque plaisir à contempler mes tableaux, et vous m'avez dit que j'étais en état de produire quelque chose de mieux que les œuvres de plus d'un académicien de San-Luca; et cependant ce sont ceux qui parlent avec le plus de mépris de mes compositions. — Voyez donc, disent-ils: le chirurgien veut peindre! — Ainsi je suis bien décidé à quitter une profession qui me semble chaque jour plus odieuse. C'est en vous seul, mon digne maître, que j'ai mis toute mon espérance. Vos paroles sont d'un grand poids; d'un mot vous pouvez terrasser mes adversaires et me mettre à la place qui m'appartient.

— Vous avez beaucoup de confiance en moi, dit Salvator; mais, en vérité,

après avoir vu vos tableaux et vous avoir écouté, je me sens porté à vous aider de toutes mes forces!

Salvator regarda encore une fois les tableaux d'Antonio, et s'arrêta surtout devant une Magdelaine aux pieds du Sauveur.

— Vous vous êtes écarté de la manière dont on représente d'ordinaire la Magdelaine, dit-il. La vôtre n'est pas une femme mûre, mais un enfant aimable, comme ceux que Guido seul savait faire. Il y a un charme merveilleux dans cette figure; vous avez peint cette tète avec enthousiasme, et si je ne m'abuse, l'original de cette Magdelaine doit être vivant et se trouver ici, à Rome.—Convenez-en, Antonio! vous aimez!

Antonio baissa les yeux, et dit timidement:—Rien n'échappe à vos regards perçans, mon cher maître. Il se peut qu'il en soit comme vous le dites: mais,

de grâce, ne me blâmez pas. Ce tableau est celui que j'estime le plus, et je l'ai tenu jusqu'ici caché à tous les yeux.

— Que dites-vous! s'écria Salvator. Aucun peintre n'a encore vu votre tableau?

— Aucun, répondit Antonio.

— Eh bien! reprit Salvator dont les yeux étincelaient de joie, soyez sûr, Antonio, que j'humilierai vos orgueilleux persécuteurs, et que je vous ferai recueillir la gloire que vous méritez. Confiez-moi votre tableau, apportez-le cette nuit secrètement dans ma demeure, et abandonnez-moi le soin de ce qui vous regarde. — Y consentez-vous?

— Avec joie! répondit Antonio. Ah! que je voudrais aussi vous parler de mon amour! mais ce jour est consacré à l'art; plus tard, je viendrai aussi vous consulter sur l'état de mon cœur.

— Et moi, je vous assisterai en tout

ce que je pourrai!—En s'en allant, Salvator dit en souriant: —Écoutez, Antonio : lorsque vous me découvrîtes que vous étiez un peintre, je me reprochai de vous avoir parlé de votre ressemblance avec Sanzio. J'imaginai que vous alliez aussitôt faire comme quelques-uns de nos jeunes gens, qui, dès qu'on leur trouve quelque ressemblance de visage avec un grand maître, portent la barbe et les cheveux de la même façon que lui, et se croient alors appelés à imiter son faire. — Mais maintenant, je vous le dis et vous pouvez me croire, j'ai honoré dans vos tableaux la trace du génie divin qui ouvrait les champs célestes à Raphael. Vous comprenez ce grand maître, et vous ne me répondez pas comme Vélasquez à qui je demandais dernièrement ce qu'il pensait de Sanzio. « Titien, me répondit-il, est le plus » grand maître, et Raphaël n'entend

» rien à la carnation. » Dans cet Espagnol, il y a la chair et non pas la parole; et cependant les académiciens de San-Luca le portent aux nues, parce qu'il a peint une fois des cerises que les passereaux sont venus becqueter.

Il arriva que, quelques jours après, les académiciens de San-Luca se rassemblèrent dans leur église pour juger les ouvrages des candidats qui se présentaient. Salvator avait fait exposer dans l'église le beau tableau de Scacciati. Tous les peintres furent involontairement frappés de la vigueur et de la grâce qui régnaient dans cette composition, et des cris d'admiration s'élevèrent de toutes parts, lorsque Salvator assura qu'il avait apporté de Naples cette toile, qui était un héritage laissé par un jeune peintre mort récemment.

En peu de jours tout Rome accourut pour venir contempler l'ouvrage du

jeune peintre napolitain; on s'accordait unanimement à dire que, depuis le temps de Guido Reni, jamais on n'avait créé de composition pareille, et l'enthousiasme alla même si loin qu'on en vint à placer la ravissante Magdelaine de Scacciati au dessus même des compositions du Guide. Parmi la foule de gens qui s'assemblaient sans cesse devant le tableau de Scacciati, Salvator remarqua un jour un homme dont l'aspect était fort singulier. C'était un homme âgé, de haute taille, sec comme un fuseau; le visage d'une pâleur extrême, le nez fort long, le menton pointu et allongé encore par une barbe en pointe; les yeux gris et étincelans. Sur son épaisse perruque blonde, il portait un chapeau à haute forme surmonté d'un large panache; son manteau rouge foncé était orné d'une multitude de boutons d'argent; son justaucorps bleu de ciel était coupé à l'es-

pagnole; ses longs gants de daim étaient ornés de franges d'argent, ses souliers de rosettes jaunes; et une longue épée d'estoc pendait à son côté.

Cette singulière figure était debout devant le tableau, et semblait plongée dans un ravissement profond; elle se levait sur la pointe des pieds, se baissait ensuite jusqu'à terre, s'élançait de nouveau de toute la raideur de ses jambes, s'écartait, revenait, se pinçait les paupières à en faire jaillir les larmes, les ouvrait grandement, soupirait, grimaçait devant la charmante Magdelaine, et murmurait d'une douce voix de *castrato*: Ah! carissima, — benedettissima, — ah! Marianna, — Marianna, — bellissima, etc.

Salvator, attiré par ce bizarre personnage, perça la foule et s'efforça de lier conversation avec lui, au sujet du tableau qu'il semblait tant admirer. Mais

celui-ci, sans trop faire attention à Salvator, maudissait sa misère qui ne lui permettait pas d'offrir un million pour ce tableau, afin de pouvoir l'enfermer sous vingt clefs et le dérober à tous les regards. Puis il recommençait tous ses mouvemens, et remerciait la sainte Vierge et tous les saints de la mort du maudit peintre qui avait fait cet ouvrage dont la vue lui causait tant de tourmens.

Salvator en conclut que cet homme était fou, ou que c'était quelque accadémicien de San-Luca qu'il ne connaissait pas.

On ne parlait dans Rome que du tableau merveilleux; il n'était presque question de rien autre chose, et cette vogue générale suffisait pour prouver l'excellence de l'ouvrage. Lorsque les académiciens se rassemblèrent de nouveau dans l'église de San-Luca pour s'adjoindre quelques confrères, Salvator

Rosa demanda tout à coup si le peintre qui avait fait la Magdelaine aux pieds du Sauveur n'eût pas été digne d'être admis dans l'académie? Tous les peintres, sans en excepter le critique Josépin, assurèrent qu'un si grand maître eût été l'ornement de l'académie, et déplorèrent sa mort hautement et dans les termes les plus fleuris, bien qu'au fond du cœur ils en rendissent grâce au ciel, comme l'avait fait l'homme à la perruque blonde. — Ils allèrent même si loin dans leur exaltation, qu'ils résolurent de rendre un honneur solennel au jeune artiste enlevé si prématurément à son art, en le nommant académicien sur son tombeau et en faisant dire, dans l'église de San-Luca, des messes pour le repos de son âme. Ils prièrent donc Salvator de leur dire le nom du défunt, ainsi que le lieu de sa naissance.

Salvator se leva et leur dit d'une voix

solennelle : — L'honneur que vous voulez rendre à un mort dans son tombeau, Messieurs, vous pouvez le rendre à un vivant qui marche parmi vous. Sachez que la Magdelaine aux pieds du Sauveur, ce tableau que vous placez avec raison au dessus de tous les autres tableaux modernes, n'est pas l'ouvrage d'un peintre napolitain; ce chef-d'œuvre que tout Rome admire a été peint par la main d'Antonio Scacciati, le chirurgien !

Les peintres stupéfaits regardèrent long-temps en silence Salvator qui souriait. Il s'amusa quelque temps de leur embarras, et ajouta : — Eh bien ! Messieurs, vous n'avez pas voulu admettre parmi vous le brave Antonio, parce qu'il est chirurgien ; mais moi je pense qu'un homme de cette profession ne serait pas déplacé dans la noble académie de Saint-Luc, pour remettre les membres disloqués qui sortent de l'atelier de

plus d'un de vos membres ! Maintenant, je l'espère, vous n'hésiterez plus à faire ce que vous auriez dû faire depuis long-temps, à recevoir parmi vous le brave Antonio Scacciati.

Les académiciens avalèrent la pilule amère de Salvator, et se montrèrent, en apparence, fort joyeux de pouvoir rendre justice au mérite d'Antonio : ils l'admirent dans leur sein avec beaucoup d'éclat.

A peine sut-on, dans Rome, que le tableau de la Magdelaine était d'Antonio, que de tous côtés lui vinrent des commandes.

C'est ainsi que Salvator le tira, par pieuse ruse, de l'obscurité dans laquelle il végétait, et l'amena, dès son début, à une brillante réputation.

Antonio nageait dans la joie et le bonheur. L'étonnement de Salvator ne fut que plus grand, lorsque, quelques jours

plus tard, Antonio vint le trouver, pâle, défait et le désespoir peint dans ses traits.

— Ah! Salvator! s'écria-t-il, que me sert que vous m'ayez élevé plus haut que je ne pouvais l'attendre, que vous m'ayez fait combler de louanges et d'honneurs, puisque me voici misérable à jamais, et puisque le tableau à qui je dois après vous ma gloire cause toute mon infortune!

— Ne blasphème pas notre art sacré! répondit Salvator. Je ne crois pas au malheur qui t'atteint. Tu es comme moi, et tu n'as pu venir au but de tes désirs. Voilà tout, sans doute. Les amoureux sont comme les enfans; ils pleurent et ils crient dès qu'on touche le moindrement leurs poupées. Laisse, je t'en prie, le genre lamentable; je ne puis le souffrir. Assieds-toi là; raconte-moi tranquillement comment ta belle Magde-

laine a influé sur tes amours, et dis-moi où sont les pierres qui te gênent sur ta route, afin que je les écarte; car je te promets d'avance mon secours. Plus les choses sont aventureuses, plus elles me plaisent à moi. — Vois-tu? le sang recommence à bouillonner dans mes veines, et ma diète veut que je fasse quelque folie. Ainsi, conte-moi cela, Antonio; mais, comme je te l'ai dit, point de soupirs, de *oh!* de *ah!* de *ciel!* et de *mon Dieu!* Je t'écoute.

Antonio prit place sur l'escabeau que Salvator lui indiqua auprès du tableau auquel il travaillait, et commença ainsi : — Dans la rue Ripetta, dans une haute maison dont on aperçoit de loin le balcon saillant quand on arrive par la porte del Populo, demeure le plus singulier personnage qui soit peut-être dans Rome. Un vieux courtisan, portant en lui tous les vices de sa caste, avare, vaniteux,

jouant le jeune homme, fat, amoureux. Il est haut et sec comme une gaule, paré comme un hidalgo, et chargé d'une perruque blonde, de gants à franges, de rubans, d'une épée immense et d'un chapeau pointu.

— Arrête, arrête un moment, Antonio ! dit Salvator. Et retournant la toile qu'il peignait, il prit du blanc et dessina en peu de traits hardis le personnage qu'il avait trouvé gesticulant devant la Magdelaine.

— Par tous les saints ! s'écria Antonio en bondissant sur son siége et en riant aux éclats au milieu de son désespoir, c'est lui, c'est le signor Pasquale dont je parle ; le voilà tout vivant !

— Tu vois bien, dit tranquillement Salvator, que je connais le patron. C'est sans doute ton rival ; mais continue.

— Le signore Pasquale Capuzzi, reprit Antonio, est immensément riche ;

en même temps, comme je vous l'ai dit; c'est un fat et un avare. Ce qu'il y a de mieux en lui, c'est qu'il aime les arts, et par dessus tout la musique et la peinture; mais il y a tant de bizarrerie dans ses goûts que même en cela on ne peut s'entendre avec lui. Il se regarde comme le premier compositeur du monde, et se tient pour un chanteur comme il n'y en a pas dans la chapelle du pape. Aussi il ne regarde notre vieux Frescobaldi que par dessus l'épaule, et il prétend que Ceccarelli chante comme une botte dans un étrier; mais comme le premier chanteur du pape se fait nommer Odoardo Ceccarelli di Merania, notre gentilhomme se fait nommer signor Pasquale Capuzzi di Sinigaglia; car c'est à Sinigaglia qu'il est né, et, à ce qu'on dit, dans la barque d'un pêcheur, où sa mère, effrayée par un chien de mer, le mit au monde avant terme. Dans sa jeu-

nesse, il fit exécuter sur le théâtre un opéra qui fut impitoyablement sifflé, ce qui ne l'a pas guéri de la manie qu'il a de faire de la musique abominable. Il jurait même, en entendant l'opéra de Francesco Cavelli *le Nozze di Teti e di Peleo*, que le maître lui avait pris ses idées les plus sublimes. Il est encore possédé de la maladie de chanter et de martyriser une pauvre guitare hydropique qui n'en peut mais. Son fidèle Pylade est une espèce de nain, demi-castrat, que les Romains nomment Pitichinaccio. A ce couple se joint d'ordinaire... Devinez qui ?... nul autre que le docteur Pyramide, qui file des sons comme un âne mélancolique, et qui se figure avoir une voix de basse qui fait envie à Martinelli, de la chapelle papale. Ces trois vénérables personnages se rassemblent le soir, se placent sur le balcon, et chantent des motets de Carissimi

de manière à exciter les gémissemens de tous les chats et de tous les chiens du voisinage, et à se faire maudire de toutes les créatures humaines que leur mauvais destin amène à cette heure dans la Ripetta.

Mon père allait souvent chez ce signor Pasquale Capuzzi, dont il soignait la barbe et la perruque en sa qualité de barbier-chirurgien. Lorsque mon père mourut, j'héritai de ce soin ; et Capuzzi fut très-content de moi, parce que, disait-il, je savais mieux que personne donner un tour audacieux à sa moustache, et surtout, ce qu'il n'avouait pas, parce que je me contentais d'un misérable quattrino qu'il me donnait pour salaire. Mais il croyait me récompenser richement, parce que, chaque fois que je lui taillais sa barbe, il me coassait aux oreilles, les yeux fermés, une ariette de sa composition.

Un jour, j'arrivais paisiblement, comme d'ordinaire; j'ouvris la porte, et j'aperçus une jeune fille, — un ange de lumière! — Vous connaissez ma Magdelaine? — C'était elle! Je restai immobile; il semblait que mes pieds eussent pris racine dans le parquet. — Vous ne voulez pas d'exclamations? rassurez-vous, je vous les épargnerai. Bref, je fus enflammé de l'amour le plus ardent. Le vieux gentilhomme me dit, en fronçant le sourcil, que c'était la fille de son frère Pietro, qui était mort à Sinigaglia; qu'elle se nommait Marianna, qu'elle était sans parens, et que lui, en sa qualité d'oncle et de tuteur, l'avait recueillie dans sa maison. Vous pouvez penser que dès lors la maison de Capuzzi devint mon paradis. Jamais je ne pouvais parvenir à me trouver un instant seul avec Marianna; mais ses regards, maint soupir étouffé, plus d'un

serrement de main ne me laissaient pas douter de mon bonheur. — Le vieillard me devina; il se plaignit de ma conduite, et me demanda quelles étaient mes prétentions. Je lui confessai ingénument que j'aimais Marianna de toute mon âme, et que je ne connaissais de plus grand bonheur sur la terre que celui de m'unir à elle. A ces mots, Capuzzi me toisa de la tête aux pieds, et prétendit qu'il n'eût jamais soupçonné que des pensées aussi ambitieuses pussent germer dans la tête d'un misérable ratisseur de barbes. La colère me donna de l'orgueil; je lui répondis qu'il savait bien que je n'étais pas un barbier, mais un habile chirurgien, et en outre, pour la peinture, un élève du grand Annibal Carrache et de l'incomparable Guido. Capuzzi se mit à rire aux éclats : — Eh! mon doux seigneur barbier, mon excellent seigneur chirurgien, mon sublime Annibal Car-

racci, mon bien-aimé Guido Reni, allez à tous les diables, et ne vous remontrez pas ici, si vous voulez conserver vos membres intacts !

A ces mots, le vieux Capuzzi me chassa rudement, et me poussa vers la porte. La patience m'échappa. Je pris le vieillard à la gorge, et je le secouai si terriblement que tous ses vieux os en craquèrent. La porte me fut fermée à jamais.

C'est là qu'en étaient les choses lorsque vous arrivâtes à Rome, et lorsque le ciel inspira au bon père Bonifazio de m'amener auprès de vous. Quand, par votre adresse, l'académie m'eut reçu dans son sein, quand tout Rome me combla de louanges, j'allai me présenter au vieux Capuzzi comme un spectre menaçant. Je lui parus tel, sans doute; car il pâlit, et se retira, tremblant de tous ses membres, derrière une grande

table. Je lui dis alors d'un ton ferme et grave qu'il n'y avait plus d'Antonio Scacciati chirurgien et ratisseur de barbes, mais que celui qui portait ce nom était un peintre renommé et un académicien de Saint-Luc, à qui il ne refuserait pas la main de sa nièce. Sa colère fut excessive. Il hurla d'une manière effrayante, se tordit les mains, et s'écria que j'étais un misérable, que je lui avais dérobé sa Marianne, sa nièce chérie, pour la mettre sur la toile et la produire à tous les yeux; mais que je prisse garde à moi, parce qu'il me brûlerait, moi et tous mes tableaux. Et à ces mots il se mit à crier d'une voix si effroyable,—Au feu! et Au voleur! que je pris le parti de m'échapper.

Le vieux fou de Capuzzi est éperdûment amoureux de sa nièce. Il la renferme étroitement; et s'il parvient à obtenir une dispense, il la forcera à cet

abominable hymen. Toutes mes espérances sont perdues !

— Pourquoi donc ? dit Salvator en riant. Je pense au contraire que tout est au mieux. Marianna t'aime, et il ne s'agit que de l'enlever au vieux Capuzzi. En vérité, je ne vois pas pourquoi deux hommes résolus comme nous le sommes ne le tenteraient pas ! Du courage, Antonio ; au lieu de gémir, de soupirer et d'être malade d'amour, il faut agir et sauver Marianna. Retourne à ton logis, et reviens demain de bonne heure.

A ces paroles, Salvator jeta son pinceau, s'enveloppa dans son manteau, et se rendit au Corso, tandis que le pauvre Antonio retournait lentement dans sa demeure.

CHAPITRE III.

PASQUALE CAPUZZI.

Antonio ne fut pas peu étonné lorsque, le jour suivant, Salvator lui décrivit dans ses moindres détails l'intérieur de Capuzzi.

— La pauvre Marianna, dit Salvator,

est indignement tourmentée par ce vieil insensé. Il soupire et roucoule tout le jour; et ce qu'il y a de pis, il chante pour toucher son cœur, et il chante des airs qu'il a composés lui-même. Outre cela, il est jaloux à en mourir, et il éloigne de cette pauvre fille tous les serviteurs qui, dit-il, pourraient se prêter à une intrigue. Chaque soir et chaque matin un petit monstre qui fait l'office de femme de chambre, se présente devant la pauvre Marianna. Ce spectre n'est autre que le petit Poucet, le Pitichinaccio, que Capuzzi force à s'habiller en femme. Quand Capuzzi s'absente, il ferme soigneusement toutes les portes, et un coquin qui a fait autrefois le métier de bravo, et qui est sbire aujourd'hui, monte la garde devant la maison. Il semble donc impossible d'y pénétrer; et cependant je te promets, Antonio, que la nuit prochaine tu verras ta Ma-

rianna, et en présence de Capuzzi lui-même.

— Que dites-vous? s'écria Antonio hors de lui: la nuit prochaine! Cela est impossible!

— Silence! dit Salvator. Concertons un peu notre plan. D'abord, je dois te dire que j'étais déjà en relation avec le signor Capuzzi, sans le savoir. Cette misérable épinette qui est dans le coin de la chambre lui appartient, et je dois lui en donner l'énorme prix de dix ducats. Lorsque je revins à la santé, le goût de la musique me reprit; ç'a toujours été ma joie et ma consolation. Je priai mon hôtesse de me procurer une épinette; et dame Catherine se souvint aussitôt que dans la rue Ripetta demeurait un vieux gentilhomme qui voulait vendre un de ces instrumens. On l'apporta ici. Je ne m'occupai ni du prix ni du possesseur. Hier soir j'appris seu-

lement que c'était à l'honnête seigneur Capuzzi que j'avais à faire. Dame Catherine s'était adressée à une de ses connaissances qui demeure dans la maison de Pasquale, et tu peux imaginer maintenant d'où me viennent tous mes renseignemens.

— Ah! s'écria Antonio, voilà le chemin trouvé!...

— Je sais ce que tu veux dire, reprit Salvator; tu penses que nous pourrons arriver à ta Marianna par dame Catherine. Mais il n'en sera rien : dame Catherine est trop bavarde, et ne peut nous être utile. Écoute-moi. — Chaque soir, dans l'ombre, le signor Pasquale, quelque peine qu'il lui en coûte, emporte dans ses bras son petit castrat au logis; car, pour tout l'or du monde, le craintif Pitichinaccio ne mettrait le pied sur le pavé à cette heure. Ainsi donc quand...

En ce moment on frappa à la porte

de l'atelier, et, au grand étonnement des deux peintres, le signor Pasquale Capuzzi entra dans toute sa magnificence. Dès qu'il aperçut Scacciati, il s'arrêta, se frotta les yeux et aspira l'air autour de lui, comme si le souffle allait lui manquer. Salvator s'avança au devant de lui avec empressement, le prit par les deux mains, et s'écria : — Mon digne signor Pasquale, que je me sens honoré de votre présence dans ma pauvre demeure! C'est sans doute l'amour de l'art qui vous amène vers moi. Vous voulez voir ce que j'ai fait de nouveau, peut-être me demander un ouvrage. Parlez, mon digne seigneur : en quoi puis-je vous être agrable?

— J'ai, dit Capuzzi en balbutiant, j'ai à vous parler, signor Salvator; mais... seul,... quand vous serez seul... Permettez que je m'éloigne, et que je revienne en temps plus opportun.

— Nullement, dit Salvator en le retenant fermement. Vous ne bougerez pas d'ici. Vous ne sauriez venir dans un meilleur moment; car puisque vous êtes un grand amateur du noble art de la peinture, un ami des peintres habiles, vous n'éprouverez pas peu de joie lorsque je vous présenterai celui que voici, le signor Antonio Scacciati, le premier peintre de notre temps, dont le magnifique tableau de la Magdelaine pénitente a excité dans Rome le plus vif enthousiasme. Certainement, vous êtes encore plein de cette composition, et vous avez sans doute désiré plus d'une fois de connaître le maître qui l'a créée.

Un tremblement violent s'empara du vieillard; il secoua la tête comme par un mouvement nerveux, et jeta sur Antonio des regards irrités. Celui-ci s'approcha de Pasquale, le salua avec aisance, et se félicita de rencontrer si

inopinément le signor Capuzzi, dont les profondes connaissances en musique et en peinture faisaient l'admiration non pas seulement de Rome, mais de toute l'Italie.

Cette démarche rendit quelque calme à Capuzzi. Il s'efforça de sourire, releva sa moustache, murmura quelques paroles inintelligibles, et se tourna vers Salvator pour lui parler des dix ducats qu'il avait à recevoir de lui en paiement de l'épinette.

— Nous arrangerons plus tard cette misérable affaire, mon digne seigneur! dit Salvator. Seulement ayez la bonté de jeter un regard sur cette esquisse que je viens de terminer, et d'accepter un verre de noble vin de Syracuse.

Salvator disposa son esquisse sur un chevalet, avança un siége au vieux gentilhomme, et lui versa dans une belle

coupe de cristal le jus doré des grappes de Sicile.

Le vieux Capuzzi buvait avec plaisir un verre de bon vin, quand il ne lui coûtait rien ; il porta la coupe à sa bouche, contempla l'esquisse en fermant les yeux à demi, et resta quelque temps en disant de temps à autre : — parfait ! — accompli ! Il eût été difficile de savoir s'il parlait du vin ou du tableau.

Dès que le vieux gentilhomme fut rendu à sa bonne humeur, Salvator s'écria tout à coup : — Dites-moi donc, signor : on prétend que vous avez une charmante nièce, nommée Marianna ? Tous nos jeunes seigneurs, poussés par une folie amoureuse, courent sans cesse à la rue Ripetta, et se tordent presque le cou à force de lever la tête vers votre balcon, pour apercevoir la belle Marianna et dérober un seul de ses regards.

Toute la satisfaction, toute la joie que le bon vin avait répandues sur les traits de Capuzzi disparurent aussitôt, ses regards devinrent louches, et il répondit avec dureté : — On reconnaît bien en vous la profonde corruption de notre jeunesse. Vos regards sataniques se portent sur une enfant pour la perdre ! car je vous le dis, signor, ma nièce est une véritable enfant, à peine sortie des bras de sa nourrice.

Salvator parla d'autre chose, et le vieillard se remit ; mais au moment où remplissant encore une fois son verre, son visage s'anima d'une clarté nouvelle, Salvator reprit : — Dites-moi donc, mon bon seigneur : votre nièce de seize ans a-t-elle vraiment de beaux cheveux châtains et des yeux pleins de volupté comme la Magdelaine d'Antonio ? on le dit généralement.

— Je n'en sais rien, répondit Capuzzi

d'un ton grondeur: mais laissons là ma nièce et parlons plutôt de votre art!

Mais Salvator revenant sans cesse à la belle Marianna, le vieillard se leva enfin en fureur, renversa violemment son verre, et s'écria avec rage : — Par le noir et infernal Pluton, par toutes les furies, vous faites de ce vin un poison! Mais je le vois bien : vous et le digne seigneur Antonio, vous voulez vous moquer de moi; cela ne vous réussira pas. Payez-moi sur-le-champ les dix ducats que vous me devez, et puis, je vous laisserai aller à tous les diables, vous et votre honnête compagnon!

Salvator répliqua, comme s'il eût été transporté de fureur : — Quoi! vous osez vous attaquer à moi dans ma demeure! vous voulez dix ducats pour cet instrument vermoulu, dont les vers ont déjà dévoré toute la moelle? Dix ducats! vous n'en aurez pas cinq, pas trois,

pas un seul, car il ne vaut pas un quatrino. Emportez cette gothique machine!

A ces mots, Salvator jeta aux pieds de Capuzzi l'épinette qui rendit un son plaintif et prolongé.

— Ah! ah! s'écria Capuzzi, il y a des lois à Rome! je vous ferai plonger dans un cachot! A ces mots il voulut gagner la porte, mais Salvator le retint avec force, le fit rasseoir sur le siége qu'il venait de quitter, et lui dit d'une voix douce : — Mon brave signor Pasquale, vous ne voyez pas que j'ai voulu faire une plaisanterie? ce n'est pas dix ducats, c'est trente ducats que vous recevrez pour votre épinette. Et il répéta si long-temps : trente ducats! que Capuzzi dit enfin d'une voix éteinte : — Que parlez-vous donc de trente ducats, signor? Salvator lui répondit, sans se déconcerter, qu'il soutenait son dire, et jura sur son honneur qu'avant une

heure l'épinette vaudrait trente et même quarante ducats, que le signor Pasquale pourrait recevoir aussitôt.

Le vieillard reprit haleine et murmura : — Trente ducats, quarante ducats! Puis il ajouta : — Mais vous m'avez terriblement offensé, signor Salvator.

— Trente ducats! répéta Salvator.

— Mais vous avez blessé mon cœur, signor Salvator!

— Trente ducats, répéta encore Salvator; et il répéta toujours : trente ducats, trente ducats, jusqu'à ce que le vieillard lui eut dit : — Si je reçois trente ou quarante ducats pour mon épinette, tout sera oublié, et nous serons bons amis, signor Salvator.

— Mais, dis Salvator, avant que de remplir ma promesse, j'ai encore une petite condition à vous faire, mon vénérable signor Pasquale Capuzzi di Sinigaglia, vous, le premier compositeur de

l'Italie et le meilleur chanteur qui se puisse trouver. J'ai entendu avec ravissement la grande scène des *Nozze di Teti e Peleo* que ce coquin de Francisco vous a volée; voulez-vous me la chanter, tandis que je mettrai cette épinette en état? C'est un bonheur que je vous prie de m'accorder.

Le vieillard se mit à sourire le plus agréablement qu'il put. — On voit, dit-il, que vous êtes vous-même un excellent musicien, signor; car vous savez mieux apprécier les gens de mérite, que ne le font les ingrats Romains. Écoutez donc l'ariette des ariettes.

A ces mots, le signor Capuzzi se leva sur la pointe de ses pieds, ferma les deux yeux à peu près comme un coq qui s'apprête à chanter, et commença son ariette d'une voix si effroyable que dame Catherine et ses filles accoururent, imaginant que ces cris sinistres annon-

çaient quelque malheur. Elles s'arrêtèrent à la porte, frappées d'étonnement, et composèrent ainsi un public au sublime virtuose.

Pendant ce temps Salvator avait ouvert l'épinette, pris sa palette à la main, et il s'était mis à tracer sur le couvercle la peinture la plus bizarre qu'on pût imaginer. L'idée principale était tirée d'une scène de l'opéra de Cavalli, *le Nozze di Teti*; mais le peintre y mêla une foule d'autres personnages, parmi lesquels se trouvaient Capuzzi, Antonio, Marianna d'après le tableau de la Magdelaine, Salvator lui-même, dame Catherine et ses deux filles, ainsi que le docteur Pyramide; tous si ressemblans, si animés, groupés avec tant d'art, qu'Antonio ne put retenir un cri d'admiration à la vue du travail du maître.

Le vieux Capuzzi ne se laissa pas distraire de sa musique, et continua de

croasser un interminable récitatif qui dura environ deux heures, après lesquelles il retomba épuisé sur son siége. Salvator venait de terminer son esquisse, qui avait toute la perfection d'un tableau achevé.

— J'ai tenu ma parole au sujet de l'épinette, signor Pasquale, dit Salvator; et, le prenant par le bras, il le conduisit près de l'instrument. A cette vue le vieux gentilhomme se frotta les yeux comme s'il eût vu un miracle. Prenant en toute hâte son bâton sous son bras, et mettant son chapeau sur sa perruque, il s'élança d'un bond sur l'épinette, arracha le couvercle de ses charnières, le plaça sur sa tête, et s'enfuit en le tenant des deux mains, à la grande stupéfaction de dame Catherine et de ses filles.

— Le vieux ladre sait qu'il n'a qu'à porter le couvercle au comte Colonna ou à mon ami Rossi pour en avoir qua-

rante ducats et même davantage! dit Salvator.

Il se mit alors à concerter avec Antonio le plan d'attaque qu'ils devaient mettre à exécution dans la nuit. Nous verrons comment il leur réussit.

Lorque la nuit fut venue, le signor Pasquale, après avoir bien fermé sa maison, rapporta, comme de coutume, le petit castrat à son logis. Durant la route, le petit homme se plaignait vivement de la vie que lui faisait mener Pasquale Capuzzi, qui, non content de le faire enrouer à force d'ariettes et de lui faire brûler les mains à cuire le macaroni, jugeait à propos de l'employer en qualité de femme de chambre auprès de Marianna, profession où il n'y avait à gagner pour lui que des soufflets et des rebuffades. Capuzzi le consola en lui promettant de lui donner une vieille veste de peluche noire pour

lui faire un habit d'abbé; mais le nain, malcontent, voulut avoir en outre une perruque et une épée. Ils arrivèrent ainsi en capitulant dans la rue Bergognona, où demeurait Pitichinaccio, à quatre portes de distance de la maison de Salvator.

Capuzzi déposa le nain à terre avec soin, ouvrit la porte, et ils montèrent ensemble, le petit homme devant le grand. L'escalier était fort étroit et assez semblable à l'échelle d'un poulailler; mais à peine avaient-ils gravi la moitié des marches, qu'un effroyable vacarme se fit entendre au haut de l'escalier; c'était comme la voix d'un homme ivre qui conjurait tous les diables de l'enfer de lui indiquer le chemin de cette maudite maison. Pitichinaccio se serra contre la muraille, et conjura Capuzzi, au nom de tous les saints, de marcher en avant; mais à

peine Pasquale eut-il fait deux pas que l'ivrogne tomba du haut des marches, saisit Capuzzi dans ses bras en le faisant tourner comme un tourbillon, et s'élança en l'entraînant avec lui jusqu'au milieu de la rue, à travers la porte ouverte. Là ils tombèrent à la fois, Capuzzi sur le pavé, et son camarade ivre étendu sur lui comme une outre pesante.

— Jésus! que vous est-il arrivé, signor Pasquale? Comment vous trouvez-vous ici au milieu de la nuit? Quelle mauvaise affaire avez-vous eue dans cette maison?

Ainsi parlèrent Antonio et Salvator.

— C'est mon dernier jour, dit Capuzzi en gémissant. Ce coquin m'a brisé tous les os; je ne puis plus bouger.

— Voyons un peu, dit Antonio; et il se mit à tâter le corps de Capuzzi, et le pinça si rudement à la jambe droite que celui-ci poussa un grand cri.

— Par tous les saints! s'écria Antonio

plein d'effroi, vous vous êtes cassé la jambe gauche, et à un endroit des plus dangereux. Si l'on ne vous secourt promptement, vous êtes un homme mort, ou tout au moins vous boiterez le reste de votre vie.

Capuzzi poussa un cri lamentable.

— Tranquillisez-vous, mon bon signor, dit Antonio; bien que je sois peintre maintenant, je n'ai pas oublié mon ancien état de chirurgien. Nous allons vous porter à la demeure de Salvator, et je vous panserai sur-le-champ.

— Mon bon signor Antonio, murmura Capuzzi, vous nourrissez de l'inimitié contre moi, je le sais.

— Ah! s'écria Salvator, il n'est pas question d'inimitié ici; vous êtes en danger, et c'est assez pour que l'honnête Antonio vous offre son secours.

Allons, ami Antonio, aide-moi à le soulever.

Ils soulevèrent tous deux le vieux gentilhomme qui se plaignait vivement de la douleur que lui causait sa jambe, et l'emportèrent au logis de Salvator.

Dame Catherine asssura qu'elle avait eu le pressentiment d'un malheur, et qu'elle ne s'était pas couchée, à dessein. A la vue du vieux gentilhomme, elle éclata en reproches.

— Je sais bien, signor Pasquale, dit-elle, qui vous rapportiez dans cette maison. Vous pensez que votre nièce Marianna peut se passer du service des femmes, et vous abusez terriblement de la patience du pauvre Pitichinaccio, dont vous avez fait une camariste. Mais, voyez-vous? *ogni carne ha il suo osso*, chaque chair a ses os. Quand on a une fille chez soi, il lui faut donner des femmes. *Fato il passo seconda la gamba.*

N'exigez pas de Marianna ce que vou
ne devez pas exiger; ne faites pas de vo
tre maison une geôle; *asino punto con
vien che trotti;* quand on est en voyage
il faut marcher. Vous avez une joli
nièce, il faut vivre en conséquence
c'est-à-dire faire ce qu'elle veut. Mai
vous êtes un homme dur, qui n'entend
rien à la galanterie; et par dessus cela
amoureux et jaloux à votre âge. Pardon
nez-moi si je vous dis tout cela, mais *ch
ha nel petto fiele, non puo sputar miele*
quand le cœur est plein de fiel, la bou-
che ne peut pas être mielleuse. Eh bien,
si, comme votre âge le fait présumer,
vous mourez de votre chute, ce sera
un avertissement pour vous, et votre
nièce épousera un beau jeune homme
qui lui laissera sa liberté.

Ces paroles coulèrent tout d'une
source, tandis que Salvator et Antonio
déshabillaient Capuzzi avec précaution

et le mettaient au lit. Les reproches de dame Catherine étaient pour lui autant de coups de poignard; mais dès qu'il voulait répondre, Antonio l'arrêtait en lui disant qu'il augmentait la gravité de son mal, et force lui fut donc d'étouffer sa colère. Salvator renvoya enfin dame Catherine pour préparer de l'eau glacée que demandait Antonio.

Salvator et Antonio se convainquirent que le drôle qu'ils avaient envoyé dans la maison de Pitichinaccio avait merveilleusement accompli sa mission. Excepté quelques contusions dont témoignaient de légères taches bleues le signor Capuzzi n'avait pas éprouvé le moindre dommage de cette chute, terrible en apparence. Antonio bassina et banda le pied droit du vieux gentilhomme de manière à l'empêcher de bouger. Puis il l'enveloppa dans des

draps imbibés d'eau glacée, afin, disait-il, de prévenir l'inflammation.

— Mon bon signor Antonio, dit Capuzzi en frissonnant de froid, dites-moi si c'en est fait de moi, si je mourrai ?

— Tranquillisez-vous, signor Pasquale, dit Antonio; puisque vous avez supporté le premier pansement sans perdre connaissance, le danger n'est plus aussi grand. Mais il ne faut pas que vous restiez un seul moment sans chirurgien.

— Ah! mon cher Antonio, vous savez combien je vous aime! combien j'estime vos talens! N'est-ce pas, mon cher fils? vous ne m'abandonnerez pas?

— Bien que je ne sois plus chirurgien, et que j'aie quitté la lancette, je consens à avoir soin de vous, signor Pasquale, à condition que vous me rendrez votre confiance et votre ami-

tié. Vous avez été un peu rude avec moi.

— Ne parlons plus de cela, mon cher Antonio, je vous en prie.

— Votre nièce, reprit Antonio, doit être mortellement inquiète de ne pas vous voir revenir. Vous êtes encore assez fort pour être transporté, et nous vous rapporterons à votre demeure dès le point du jour. Là je vous panserai encore une fois, je préparerai un nouvel appareil, et je dirai à votre nièce ce qu'il faudra faire pour que vous guérissiez bientôt.

Le vieillard soupira profondément, ferma les yeux, et resta quelques momens en silence. Puis il étendit la main vers Antonio, et lui dit : — N'est-ce pas, ami, que vous n'avez jamais songé sérieusement à Marianna? Cela vous a passé comme à tous les jeunes gens?

— Que voulez-vous, signor Pasquale, je croyais être amoureux de Marianna, et je ne voyais au fond en elle qu'un bon modèle pour ma Magdelaine. C'est peut-être pour cela que mon tableau... encore une fois Marianna m'est devenue indifférente.

— Antonio, s'écria Capuzzi, tu es mon sauveur, ma consolation! je n'ai d'espoir qu'en toi!

Quand le matin vint à paraître à travers les croisées, Antonio dit à Capuzzi qu'il était temps de le rapporter à sa demeure. Le signor Pasquale ne répondit que par un profond soupir. Salvator et Antonio l'enveloppèrent dans un grand manteau qui avait appartenu au défunt mari de dame Catherine. Deux porteurs le placèrent sur une civière, et le transportèrent à la rue Ripetta, suivi des deux amis.

En apercevant son oncle dans ce pi-

toyable état, Marianna poussa des cris affreux et se livra au désespoir, tant la pauvre enfant avait bon cœur; mais au même moment la nature féminine se décela, car un seul regard de Salvator suffit pour lui faire comprendre ce qui se passait, et un fin sourire apparut au milieu de ses larmes.

Antonio prépara artistement un lit, resserra encore les ligatures qui empêchaient Capuzzi de se mouvoir, et, grâce à ses soins, lui donna l'immobilité d'une marionnette dont on a noué les fils. Puis, il l'enterra sous un monceau de coussins, la tête enveloppée d'une multitude de linges mouillés qui l'empêchaient d'entendre les propos des amans, dont l'âme s'épanchait pour la première fois sans contrainte en douces larmes et en tendres baisers.

Antonio ne tarda pas à s'éloigner, pour aller, comme il l'annonça, pré-

parer quelques potions salutaires, mais en effet pour aviser avec Salvator aux moyens d'ajouter encore à l'impotence du vieux gentilhomme.

CHAPITRE IV.

SIGNOR FORMICA.

Le jour suivant, Antonio se présenta de nouveau triste et mécontent devant Salvator.

— Eh bien, qu'as-tu donc? lui dit Salvator. Tu te trouves donc bien malheureux de pouvoir, chaque jour, regarder, caresser et embrasser ta jolie Marianna!

—Ah! Salvator, s'écria Antonio, le

diable s'est encore remis à mes trousses! notre ruse est éventée, et nous voici en guerre ouverte avec ce maudit Capuzzi !

—Tant mieux, dit Salvator. Mais dis-moi un peu comment la chose s'est passée?

— Figurez-vous qu'au moment où, après une absence de deux heures au plus, je revenais dans la rue Ripetta, avec toutes sortes d'essences, j'aperçus le vieux Capuzzi entièrement habillé et debout sur sa porte. Derrière lui se tenait le docteur Pyramide avec l'infâme sbire, et entre leurs jambes je voyais une créature, qui était, je crois, le Pitichinaccio. Dès que le vieux me reconnut il me menaça du poing, proféra les plus affreux juremens, et me cria qu'il me romprait tous les membres si je passais le seuil de sa porte.—Attends, maudit coquin! s'écriait-il, j'emploierai mon

dernier ducat à te faire pendre; et ton honnête ami le signor Salvator, ce brigand échappé de la potence, il ira rejoindre en enfer son capitaine Mas' Aniello, et en attendant je n'aurai pas de peine à le faire bannir de Rome !

Ainsi parla le vieux Capuzzi, et comme le peuple commençait à s'assembler, je vis qu'il ne me restait pas d'autre parti que de fuir. Dans mon désespoir je ne voulais pas venir à vous; car je savais que vous ne feriez qu'en rire. Et n'en riez-vous pas déjà ?

En effet, Salvator se mit à rire aux éclats. — Maintenant, s'écria-t-il, la chose devient divertissante ! Je veux aussi te dire, mon cher Antonio, ce qui se passa dans la maison de Capuzzi après ton départ. A peine avais-tu quitté la maison, que le signor Splendiano Accoramboni qui, Dieu sait comment, avait appris que son ami Pasquale s'était

rompu la jambe dans la nuit, arriva solennellement avec un chirurgien. Son appareil, la manière dont le signor Pasquale avait été traité, éveillèrent les soupçons. Le chirurgien enleva les bandages, et trouva, ce que nous savions bien, que le pied droit du digne Capuzzi n'avait pas éprouvé le moindre dérangement ; tu t'expliques facilement le reste.

— Mais, mon digne maître, reprit Antonio, dites-moi donc comment vous savez tout ce qui se passe dans la demeure de Capuzzi ?

— Je t'ai dit qu'une amie de dame Catherine demeure dans la maison de Capuzzi. Cette femme, veuve d'un marchand de vins, a une fille que ma petite Marguerite va souvent visiter. Les jeunes filles ont un instinct tout particulier pour se rechercher entre elles, et c'est ainsi que Rosa et Marguerite ont dé-

couvert une petite crevasse qui donne dans la chambre de Marianna. Bientôt elles se sont trouvées toutes trois d'accord; et dès que Capuzzi fait sa méridienne, les jeunes filles jasent à loisir. C'est ainsi que je suis toujours au courant de ce qui se passe chez le vieil avare.

— Bénie soit la crevasse de la chambre de Marianna! Je vais écrire une lettre à ma bien-aimée! Marguerite la lui portera.

— Non, non, s'écria Salvator, Marguerite nous servira, sans devenir ta messagère d'amour. D'ailleurs ton bavardage pourrait tomber dans les mains de Pasquale et causer mille embarras à Marianna qui est sur le point de jouer ce vieux Pantalon. La manière dont elle l'a reçu, lorsque nous l'avons rapporté à sa maison, l'a entièrement converti. Il pense fermement que Marianna lui a

donné au moins la moitié de son cœur et qu'il ne lui reste plus qu'à conquérir l'autre. Pour Marianna, depuis qu'elle a sucé le venin de tes baisers, elle est devenue de trois ans plus prudente, plus expérimentée et plus fine. Non-seulement elle a persuadé à son oncle qu'elle n'a pris aucune part au tour que nous lui avons joué, mais elle l'a convaincu qu'elle nous détestait et qu'elle ferait tous ses efforts pour nous éloigner; et Pasquale, pour la récompenser, lui a promis de condescendre à tous ses désirs. La modeste Marianna n'a rien exigé de plus de *Zio Carissimo*, que d'aller avec lui au théâtre de la porta del Popolo, voir il signor Formica. Là dessus, le vieux jaloux a tenu conseil avec le docteur Pyramide et Pitichinaccio, et ils ont enfin résolu que Marianna irait demain au théâtre; Pitichinaccio doit l'accompagner. Le docteur Pyramide et

Pasquale iront chercher cette nuit le petit nain à sa demeure, pour l'avoir sous la main, et demain ce noble trio se rendra avec la belle Marianna au théâtre del signor Formica devant la porta del Popolo.

Il est nécessaire de dire ce qu'étaient le signor Formica et le théâtre de la porta del Popolo.

Rien n'était plus affligeant pour les Romains que les désappointemens qu'ils éprouvaient au temps du carnaval, lorsque les impressarii ou entrepreneurs de théâtre étaient malheureux dans le choix de leurs compositeurs et de leurs sujets; lorsque le primo tenor du théâtre de l'Argentina avait perdu sa voix en route, lorsque le *primo huomo* du *teatro Valle* souffrait d'un rhume; bref, lorsque les divertissemens auxquels on s'attendait, se trouvaient perdus, et que le

Giovedi Grasso [1] venait couper court à toutes les espérances qu'on nourrissait encore.

Presque immédiatement après un triste carnaval de ce genre, un certain Nicolo Musso ouvrit, devant la porta del Popolo, un théâtre sur lequel il ne devait représenter que de petites bouffonneries improvisées. L'annonce fut faite dans un style spirituel et piquant, et les Romains qui étaient affamés de quelques divertissemens dramatiques, conçurent une idée favorable de l'entreprise de Musso. L'arrangement du théâtre ou plutôt des tréteaux, n'annonçait pas que l'entrepreneur fût dans une situation brillante. Il ne s'y trouvait ni orchestre ni loges. Au lieu de ces divisions, on avait établi au fond de la salle une galerie, au centre de laquelle brillait

[1] Jeudi gras.

l'écusson du comte Colonna, qui avait pris Musso et son théâtre sous sa protection. Une petite élévation autour de laquelle pendaient quelques tapisseries qui, selon la nécessité, représentaient tantôt un bois, tantôt un salon ou une rue, servait de scène. De rudes banquettes de bois, offertes aux spectateurs, complétaient l'ameublement de la salle, et ces siéges incommodes n'étaient pas de nature à faire cesser le mécontentement qui éclatait de toutes parts, à la vue d'un théâtre aussi chétif, qu'on avait annoncé avec tant de pompe. Mais à peine les deux premiers acteurs qui parurent eurent-ils prononcé quelques paroles, que le public devint attentif; et à mesure que la pièce avançait, l'attention s'accrut; bientôt on passa à l'assentiment, puis à l'admiration, et enfin au plus haut degré d'enthousiasme, qui éclata par des éclats de rire, des ap-

plaudissemens, et des bravos prolongés.

En effet, on ne pouvait rien voir de plus accompli que ces représentations improvisées de Nicolo Musso, qui étincelaient de verve, d'esprit et d'abandon, et qui fustigeaient d'une façon sanglante les folies du jour. Chacun des comédiens donnait à son rôle un caractère inimitable, mais le Pasquarello entraînait surtout les spectateurs par le talent qu'il avait d'imiter jusqu'à s'y méprendre, la voix, la figure et les attitudes des personnages connus dans Rome. Un esprit peu ordinaire semblait animer l'homme qui remplissait l'emploi de Pasquarello, et que l'on nommait signor Formica, et souvent il survenait dans son ton et dans ses mouvemens quelque chose de si inattendu que les spectateurs se sentaient glacés du frisson de la peur au milieu du rire le plus fou. Auprès de

lui parut le docteur Graziano dont la pantomime et l'organe étaient d'une bouffonnerie sans égale, et qui disait les choses du monde les plus réjouissantes, sans déplacer un des muscles de son visage. C'était un vieux Bolonais nommé Maria Agli qui jouait le rôle de docteur Graziano. En peu de temps toute la bonne compagnie de Rome dut affluer au petit théâtre de Nicolo Musso; il n'était partout question que du signor Formica, et dans les rues comme au théâtre, on n'entendait que ces mots : — *Oh Formica! Formica benedetto. Oh Formicissimo !* On regardait Formica comme une apparition surnaturelle, et plus d'une vieille femme qui avait failli mourir de rire au théâtre disait avec gravité quand on blâmait le moindrement le jeu de Formica : *Scherza coi Fanti e lascia Star santi!* Cela venait de ce que, hors du théâtre, le signor For-

mica était entouré d'un profond mystère. On ne l'apercevait nulle part, et tous les efforts qu'on fit pour le rencontrer, furent inutiles. Nicolo Musso gardait un silence impitoyable sur la demeure de Formica.

Tel était le théâtre que Marianna aspirait avec tant d'ardeur à voir.

— Allons attaquer l'ennemi en face, dit Salvator; le retour du théâtre à la ville nous offre la meilleure occasion.

Il fit part à Antonio d'un nouveau projet auquel celui-ci consentit avec joie, parce qu'il espérait arracher sa bien-aimée des mains de l'indigne Capuzzi. Il se réjouissait surtout d'avance du plaisir de châtier le docteur Pyramide.

Lorsque la nuit fut venue, Salvator et Antonio prirent tous deux leurs guitares, et se rendirent à la rue Ripetta pour aigrir le vieux Capuzzi, en donnant

à Marianna la plus charmante sérénade qu'on pût entendre. Salvator jouait et chantait admirablement, et Antonio remplit son emploi de ténor presque aussi bien qu'eût pu le faire Odoardo Cecarelli. Le signor Pasquale parut sur son balcon et voulut forcer les chanteurs à se taire, en leur adressant des injures; mais les voisins que la musique avait attirés à leurs fenêtres, lui crièrent qu'il fatiguait assez souvent leurs oreilles par sa musique infernale, et qu'il les laissât une fois entendre une belle voix. Pasquale se vit ainsi forcé d'écouter, à son grand martyre, presque toute la nuit, les chants d'amour que Salvator et Antonio adressaient à Marianna. Marianna elle-même, se montra au balcon, en dépit de tous les efforts que fit Capuzzi pour l'éloigner.

Le soir du jour suivant, la plus belle compagnie qu'on eût jamais vu sortir

de la rue Ripetta, se dirigea vers la porta del Popolo. Elle attira tous les yeux, et on se demanda si le carnaval avait oublié encore quelques-uns de ses masques dans la ville. Le signor Pasquale Capuzzi avec un bel habit à l'espagnole, le chapeau surmonté d'une plume jaune, toute neuve, conduisait la belle Marianna, dont on distinguait seulement la taille élancée, car son visage était couvert d'un voile épais. De l'autre côté, marchait le signor Splendiano Accoramboni enseveli sous sa grande perruque qui lui couvrait tout le dos; de sorte que de loin il semblait qu'on vît une tête immense marcher sur deux petites jambes. Immédiatement derrière Marianna se traînait un petit monstre; c'était Pitichinaccio en habit de matrone, couleur de feu, la tête recouverte d'un réseau orné de rubans.

Ce soir-là, le signor Formica se sur-

passa, et, ce qu'on n'avait pas encore vu, il mêla à son rôle de petits airs dans lesquels il imita la manière de plusieurs chanteurs connus. Le goût du théâtre que le vieux Capuzzi avait porté jadis presque jusqu'à la folie, se réveilla en lui avec une vivacité nouvelle. Il baisa avec ravissement les mains de Marianna, et jura qu'il ne passerait pas une soirée sans visiter le théâtre de Nicolo Musso. Il éleva signor Formica jusqu'aux nues, et se joignit de toutes ses forces aux applaudissemens des spectateurs. Le signor Splendiano se montra moins satisfait, et avertit Capuzzi et la belle Marianna de ne pas rire d'une façon si immodérée, nommant d'une haleine vingt maladies qui pourraient résulter d'un trop grand ébranlement de la rate. Marianna et Capuzzi n'accordaient nulle attention à ces avis. Pour Pitichinaccio, il se sentait tout malheureux. Il avait été forcé de pren-

dre place derrière le docteur Pyramide qui l'ombrageait entièrement avec sa vaste perruque. Il n'apercevait pas la moindre partie de la scène ni des comédiens; et, en outre, il était tourmenté sans relâche par deux femmes malicieuses qui étaient assises auprès de lui. Elles le nommaient une charmante signora, lui demandaient si, en dépit de sa jeunesse, il était déjà marié et s'il avait des enfans, qui, disaient-elles, devaient être de gentilles créatures. Le pauvre Pitichinaccio sentait des gouttes de sueur froide ruisseler sur son front; il ne cessait de trépigner, de geindre et de maudire sa misérable existence.

Lorsque la représentation fut achevée, le signor Pasquale attendit que tous les spectateurs fussent écoulés. On éteignait la dernière lumière à laquelle le signor Splendiano venait d'allumer un petit falot, lorsque Capuzzi, accompagné de

Marianna et de ses amis, reprit lentement le chemin de la ville.

Ils étaient encore passablement éloignés de la porta del Popolo, lorsqu'ils se virent tout-à-coup entourés par plusieurs personnes enveloppées de manteaux. Au même moment, le flambeau du docteur frappé violemment, tomba et s'éteignit. Capuzzi et le docteur demeurèrent sans voix. Alors une clarté rougeâtre tomba sur les personnages qui les entouraient, et quatre pâles têtes de mort regardèrent le docteur du fond des cavités étincelantes de leurs yeux vides.

— Malheur ! malheur ! à Splendiano Accoramboni ! s'écrièrent-elles d'une voix sourde. Puis, une de ces figures s'approcha de lui, et dit : — Me connais-tu, me connais-tu, Splendiano? Je suis Cordier, le peintre français que tu

as enterré la semaine passée, et que tes médecins ont mis sous terre !

Le second s'approcha : — Me connais-tu, Splendiano ? Je suis Küffner, le peintre allemand que tu as empoisonné avec tes maudites pilules !

Le troisième vint à son tour : — Me connais-tu, Splendiano? Je suis Lliers, le flamand que tu as tué, ainsi que mon frère, avec tes électuaires, pour nous voler nos tableaux!

Le quatrième dit enfin : — Me connais-tu ? Je suis Ghigi, le peintre napolitain, que tu as étouffé avec tes poudres!

Et tous les quatre répètent : — Malheur à toi, Splendiano! maudit docteur Pyramide! il faut que tu descendes avec nous dans l'enfer. On t'attend : — partons, partons! — A ces mots, ils se jetèrent sur le malheureux docteur,

l'enlevèrent en l'air, et l'emportèrent avec la rapidité du vent.

Quelque horreur qu'éprouvât le signor Pasquale, en voyant ainsi emporter son ami, il montra toutefois un merveilleux courage. Pitichinaccio avait caché sa tête sous le manteau de Capuzzi, et celui-ci avait toutes les peines du monde à s'en débarrasser.

— Remets-toi, dit Capuzzi; viens avec moi, ma colombe; mon digne ami Splendiano est au diable. Que saint Bernard, qui était lui-même un grand médecin, l'assiste, si ces enragés de peintres, qu'il a trop vite menés à sa Pyramide, lui tordent le col! — Qui chantera donc maintenant mes parties de basse! et ce petit coquin de Pitichinaccio me serre tellement la gorge, en tirant mon manteau, que de six semaines je ne pourrai produire un son! Ne sois plus inquiète,

ma Marianna, ma douce espérance, tout est passé.

Marianna assura qu'elle avait surmonté sa frayeur, et pria Capuzzi de ne pas s'occuper d'elle; mais celui-ci ne la retint que plus fermement, et assura que pour rien au monde il ne lui laisserait faire seule un pas au milieu de ses ténèbres.

Au moment où le signor Capuzzi se disposait à se remettre en route, quatre figures de diable, qui semblaient sortir de dessous terre, s'arrêtèrent devant lui : — Pasquale Capuzzi, maudit fou! Viens, diable amoureux! nous sommes tes compagnons; nous te cherchons pour t'emmener en enfer avec ton camarade Pitichinaccio. — Ainsi crièrent les diables. Capuzzi tomba par terre avec Pitichinaccio, et tous les deux poussèrent des cris effroyables.

Marianna s'était débarrassée de son

vieux tuteur, et s'était retirée à l'écart. Un des diables la serra tout doucement dans ses bras, et lui dit : — Ah! Marianna! ma Marianna ! j'ai donc enfin réussi. Mes amis emmènent Pasquale. Partons ensemble; nous trouverons bientôt un asile.

— Mon Antonio! murmura doucement Marianna.

Mais tout-à-coup, des flambeaux vinrent éclairer la scène, et Antonio se sentit frapper sur l'épaule; il se détourna avec la rapidité de l'éclair, tira son épée du fourreau, et s'élança sur celui qui l'avait frappé et qui levait le stylet sur lui. Il aperçut alors ses amis, qui se battaient contre une troupe de sbires. Avec quelque vaillance qu'ils se défendissent, ils eussent infailliblement succombé, vu le nombre de leurs adversaires, si deux hommes n'étaient venus tout-à-coup se jeter dans leurs rangs et attaquer les

sbires. Un des étrangers étendit du premier coup, à ses pieds, le sbire qui avait frappé Antonio.

Le combat fut décidé en peu d'instans, tous ceux des sbires qui n'étaient pas blessés s'enfuirent vers la porta del Popolo, en poussant de grands cris.

Salvator Rosa — ce n'était personne autre que lui qui était accouru au secours d'Antonio — voulut courir à leur poursuite; mais Maria Agli, qui était venu avec lui, et qui l'avait vigoureusement secondé malgré son grand âge, s'y opposait, disant que la garde placée à la porte del Popolo les arrêterait sans doute. Ils se rendirent tous alors chez Nicolo Musso qui reçut les amis dans sa petite maison, non loin du théâtre. Les peintres déposèrent leurs masques et leurs manteaux barbouillés de phosphore, et Antonio pansa les blessures de Salvator, d'Agli et des autres jeunes

gens, qui n'étaient pas dangereuses.

Le tour, quelque fort et hardi qu'il était, eût réussi, si Salvator et Antonio n'eussent perdu de vue quelqu'un qui avait tout gâté. Michele qui avait été autrefois un brava et un sbire, et qui était en quelque sorte le domestique de Capuzzi, l'avait suivi, au théâtre, à quelque éloignement, il est vrai, parce que le glorieux Capuzzi avait honte d'un valet en guenilles, comme l'était Michele. Lorsque les spectres lui apparurent, Michele qui ne craignait ni la mort ni le diable, se douta de quelque chose, courut à la porte del Popolo, y ramassa tous les sbires qu'il trouva, et revint tomber sur les diables au moment où ils se disposaient à enlever Pasquale. Ce dernier avait profité du tumulte pour emporter Marianna, évanouie dans ses bras, et s'était sauvé avec une rapidité sans égale, suivi de son inséparable nain.

Le lendemain matin, on trouva auprès de la pyramide de Cestius, le docteur Splendiano entièrement roulé et enfoncé dans sa perruque où il dormait profondément, comme dans un lit bien mol et bien chaud. Lorsqu'on le réveilla, il battit la campagne, et on eut peine à le convaincre qu'il se trouvait encore à la surface de la terre et dans Rome. Enfin, lorsqu'on le ramena à sa maison, il remercia de sa délivrance la sainte vierge et tous les saints, jeta par la fenêtre toutes ses teintures, ses essences, ses électuaires et sa poudre, brûla ses recettes, et jura de ne guérir désormais ses patiens que par l'imposition des mains, comme l'avait fait jadis un célèbre médecin, dont le nom ne me revient pas à la mémoire en ce moment.

— Je ne sais, dit le lendemain Antonio à Salvator, quelle rage s'est allumée en moi depuis que mon sang a coulé?

Mort et ruine à ce misérable Capuzzi! Je le tuerai, s'il fait résistance, et j'enlèverai Marianna.

— Admirable invention! dit Salvator en riant; parfaitement imaginé! Je ne doute pas non plus que tu aies trouvé un moyen d'amener par les airs ta Marianna à la place d'Espagne, afin qu'on ne te saisisse pas et qu'on ne te pende pas, avant que tu arrives à ce lieu d'asile. — Non, mon cher Antonio! la violence n'est bonne à rien, et tu penses bien que le signor Pasquale est maintenant sur ses gardes. D'ailleurs, notre escapade a fait du bruit; et la risée générale qu'a excitée le traitement que nous avons fait subir à Pasquale et à Splendiano, a éveillé la police de son sommeil habituel. Non, Antonio, tenons-nous à la ruse: *Con arte e con inganno si vive mezzo l'anno, con inganno e con arte si vive*

l'altra parte[1]. Ainsi parle dame Catherine, et elle a raison. Dans peu de jours, tu enlèveras réellement ta Marianna. J'ai instruit de tout Nicolo Musso et Formica, et nous arrangerons cela ensemble de façon à ne pas manquer notre coup. Console-toi, Antonio, signor Formica va venir à ton aide.

— Signor Formica, dit Antonio d'un air de mépris; à quoi peut ici aider ce baladin?

— Oh! oh! s'écria Salvator, ayez du respect pour signor Formica, je vous en prie, mon maître. Ne savez-vous pas que signor Formica est une espèce de sorcier initié aux sciences occultes? Je vous le dis, signor Formica viendra à votre aide. Le vieux Maria Agli, l'admi-

[1] Si l'art et la ruse vous font vivre une moitié de l'année, la ruse et l'art vous font vivre l'autre moitié.

rable docteur Graziano, le Bolonais, est aussi de notre complot, et il joue un rôle important. C'est du théâtre de Musso que tu enlèveras Marianna.

— Salvator, dit Antonio; vous me bercez d'espérances trompeuses; comment pensez-vous que Pasquale se décide jamais à retourner au théâtre de Musso!

— Il n'est pas si difficile de l'attirer que tu penses. On aura plus de peine à le décider à entrer au théâtre sans ses compagnons. Pour toi, prépare-toi à emmener Marianna à Florence où ton talent te procurera bientôt des appuis et des connaissances. Repose-toi sur moi pour le reste. Quelques jours de repos, puis à l'ouvrage. Encore une fois, Antonio, le signor Formica viendra à ton aide.

CHAPITRE V.

LES DEUX CAPUZZI.

Le signor Capuzzi ne savait que trop bien qui lui avait préparé la disgrâce de la porta del Popolo, et on peut imaginer quelle colère l'animait contre Antonio et Salvator Rosa. Il s'efforçait de conso-

ler Marianna, qui se disait malade de frayeur, mais qui ne l'était en effet que du chagrin d'avoir vu le maudit Michele l'enlever à son Antonio. Marguerite lui apportait assiduement des nouvelles de son bien-aimé, et elle mettait toute sa confiance dans l'esprit entreprenant de Salvator. Elle attendait d'un jour à l'autre quelque nouvel événement, et, en attendant, elle se consolait en tourmentant le vieux Pasquale, qui, dans son amour, se prêtait à tous les caprices de sa pupille. Lorsqu'elle avait épuisé sur lui toute sa mauvaise humeur, et qu'elle souffrait enfin qu'il touchât de ses lèvres ses petites mains de rose, il jurait qu'il ne quitterait pas les genoux du pape avant d'avoir obtenu une dispense pour épouser sa nièce.

Quelques jours s'étaient écoulés, lorsqu'un matin, vers l'heure de midi, Michele arriva en toute hâte, et vint an-

noncer qu'un personnage était en bas, et demandait avec instance à parler au signor Pasquale Capuzzi.

— O puissance du ciel! s'écria le vieillard en colère. Ne sais-tu pas, misérable, que je ne reçois aucun étranger dans ma maison?

— L'étranger, dit Michele, avait fort bonne mine; c'était un homme d'âge, il s'exprimait fort bien, et se nommait Nicolo Musso.

—Nicolo Musso!... dit Capuzzi en réfléchissant; celui qui a le théâtre de la porta del Popolo... Que peut-il me vouloir? — A ces mots, il ferma soigneusement la porte, et descendit, pour aller causer avec Nicolo, sous le péristyle.

— Mon digne signor Pasquale, dit Nicolo en s'avançant vers lui et en le saluant avec aisance, que je suis heureux de pouvoirfaire votre connaissance! Que de remercîmens ne vous dois-je pas!

depuis que les Romains vous ont vu à mon théâtre, vous le meilleur appréciateur des arts, le premier des virtuoses, ma recette et ma vogue ont doublé. Je ne suis que plus mortifié de ce que quelques mauvais sujets ont osé vous assaillir sur la route à votre retour. Par tous les saints, signor Pasquale, ne gardez pas rancune à mon théâtre à cause de cela; et que cet attentat, que je maudis, ne me prive pas de votre visite.

— Mon bon signor Nicolo, répondit Pasquale en se rengorgeant, soyez assuré que je n'ai jamais éprouvé autant de plaisir qu'à votre théâtre; votre Formica, votre Agli, sont des comédiens qui n'ont pas leurs égaux: mais la frayeur, qui a presque causé la mort de mon ami le signor Splendiano Accoramboni et la mienne, a été trop grande. Elle ne m'a pas fait prendre en aversion votre théâtre, mais bien le chemin qui

y conduit: mettez votre théâtre sur la place del Popolo ou dans la rue Babuina ou dans la rue Ripetta, je ne manquerai pas une seule soirée d'y venir; mais il n'y a pas de puissance sur terre qui me fasse aller à la porta del Popolo, une fois la nuit venue.

Nicolo soupira, comme obsédé par un profond souci.

— Cela me touche rudement, dit-il, plus rudement que vous ne croyez peut-être, signor Pasquale. — Hélas ! j'avais mis en vous toutes mes espérances ! Je venais implorer votre assistance !

— Mon assistance? demanda le vieillard étonné. En quoi aurais-je pu vous assister, signor Nicolo ?

— Mon bon signor Pasquale, répondit Nicolo en tirant son mouchoir et en essuyant ses larmes, mon excellentissime signor Pasquale, vous aurez remarqué que mes comédiens mêlent des ariettes

à leurs rôles. Je pensais à introduire peu à peu un orchestre, et enfin, esquivant les ordonnances, à risquer un opéra. Vous, signor Capuzzi, vous êtes le premier compositeur de toute l'Italie, et sans l'incroyable légèreté des Romains et la jalousie des maestri, on n'entendrait que vos compositions sur les théâtres. Je voulais vous prier humblement de m'accorder quelques momens pour les faire exécuter, autant que mes faibles ressources le permettent.

— Mon brave signor Nicolo, dit Capuzzi, pourquoi donc nous entretenons-nous ici dans la rue? Ayez la complaisance de monter quelques marches! Venez avec moi dans ma pauvre demeure!

A peine Nicolo fut-il entré dans la chambre que Capuzzi prit une grosse liasse de musique, la détacha, s'empara d'une guitare, et commença une effroyable cacophonie, mélange discordant de

miaulemens et d'aboiemens, qu'il nommait un air de bravoure.

Nicolo trépignait comme un bienheureux; il soupirait, il soufflait, et s'écriait dans les pauses : — Bravo! bravissimo! Benedetissimo Capuzzi! Jusqu'à ce qu'enfin, dans un excès d'enthousiasme, il tomba aux genoux de Pasquale, et les embrassa si violemment qu'il le fit crier de douleur. — Par tous les saints! c'en est assez, signor Nicolo : vous allez me renverser!

— Non, s'écria Nicolo, non, signor Pasquale, je ne me releverai pas avant que vous m'ayez promis de me donner cette divine ariette, pour que Formica puisse la chanter après-demain sur mon théâtre!

— Vous êtes un homme de goût, dit Pasquale, un homme d'un tact profond! A quel autre mieux qu'à vous pourrais-je confier mes compositions! Vous au-

rez toutes mes ariettes... Mais lâchez-moi ! — Hélas, je ne pourrai les entendre, tous mes chefs-d'œuvre. — Laissez-moi donc, signor Nicolo.

— Non, s'écria Nicolo en serrant toujours fortement les jambes sèches et frêles de Capuzzi; signor Pasquale, je n'abandonnerai pas cette place avant que vous ne m'ayez donné parole de venir après-demain à mon théâtre. Craignez-vous une nouvelle attaque ? Ne pensez-vous pas que les Romains, lorsqu'ils auront entendu vos ariettes, ne vous ramèneront pas en triomphe avec des torches ? Mais quand cela n'arriverait pas, moi et mes camarades bien-aimés, nous vous escorterons jusqu'à votre demeure.

— Vous voulez m'accompagner vous-même avec vos camarades ! Combien de gens êtes-vous bien ?

— Nous aurons de huit à dix person-

nes à vos ordres. Etes-vous décidé à exaucer ma prière?

— Formica, murmura Pasquale, a une belle voix.

— Décidez-vous, de grâce! s'écria Nicolo en le serrant de plus près.

— Vous me répondez que je reviendrai sain et sauf au logis? dit Pasquale.

— J'y engage mon honneur et ma vie! s'écria Nicolo.

— Tope! dit Pasquale. J'irai après-demain à votre théâtre.

Nicolo se releva, et pressa si fortement Pasquale dans ses bras qu'il lui coupa presque la respiration.

En ce moment, Marianna entra. Le signor Pasquale lui fit en vain signe de s'éloigner; elle n'y donna aucune attention, et s'avançant vers Musso, elle lui dit comme en colère : — Vous cherchez en vain à attirer mon oncle dans votre théâtre, signor Musso. Vous oubliez

l'attaque affreuse que nous avons eu à essuyer de la part d'infâmes ravisseurs, et qui m'a presque coûté la vie! Jamais je ne souffrirai que mon oncle s'expose à un danger semblable. Renoncez à vos projets, maître Nicolo. N'est-ce pas, mon oncle? vous ne vous risquerez plus sur cette dangereuse route de la porta del Popolo?

En vain Pasquale chercha-t-il à la rassurer en disant que Musso avait promis de pourvoir à sa sûreté.

— Je m'en tiens à ce que j'ai dit, mon oncle, reprit Marianna. Je vous conseille de ne pas vous rendre à ce théâtre. Pardonnez-moi de parler ainsi en votre présence, signor Nicolo. Vous êtes, je le sais, en rapport d'amitié avec Salvator Rosa, et aussi avec Antonio Scacciati. Comment pouvons-nous nous fier à vous, puisque vous êtes d'intelligence avec nos ennemis mortels?

— Quel soupçon ! s'écria Nicolo tout effrayé, quel effroyable soupçon ! Signora, me jugez-vous donc si méchant ? ai-je donc une si mauvaise renommée, que vous pensiez ainsi de moi ? S'il en est ainsi, faites-vous accompagner par Michele, qui vous a déjà sauvée et qui prendra avec lui une nombreuse troupe de sbires.

— Que dites-vous ? répondit Marianna en le regardant fixement. Vous proposez que des sbires nous accompagnent ? Allons, signor Nicolo ! je vois que mes soupçons étaient injustes. Pardonnez-moi mes paroles inconsidérées. Et cependant je ne puis vaincre mes inquiétudes, et je prie encore mon cher oncle de ne pas se rendre à votre invitation.

Le signor Pasquale avait écouté tout ce discours avec attention ; il ne put se contenir plus long-temps, il tomba à genoux devant sa nièce, prit ses mains,

les baisa, les couvrit de ses larmes, et s'écria hors de lui : — Ma céleste Marianna, que ces inquiétudes, que ces craintes me touchent! Ah! c'est bien là l'aveu que tu m'aimes!

Et il la supplia de se calmer, et de venir écouter avec lui au théâtre la plus divine des ariettes.

On peut se figurer la peine que dut prendre le signor Pasquale pour persuader au docteur Pyramide et à Pitichinaccio de retourner avec lui au théâtre. Splendiano ne s'y résolut qu'après avoir reçu d'un moine bernardin un *agnus Dei* qui était efficace contre les diables et les démons, et Pitichinaccio n'y consentit qu'à condition qu'il quitterait ses habits de science pour prendre un costume d'abbé.

Ce que Salvator craignait le plus allait donc arriver, car il prétendait que son plan ne pourrait réussir que si Pasquale

et Marianna étaient séparés de leurs guides ordinaires; mais le hasard le servit encore en cette circonstance.

Dans la même nuit, des cris plaintifs se firent entendre tout à coup, dans la rue Ripetta, devant la maison du signor Pasquale; c'était un si affreux concert de plaintes, d'injures, et de gémissemens que tous les voisins en furent réveillés, et que les sbires, qui venaient de poursuivre un meurtrier jusqu'à la place d'Espagne, soupçonnant un nouveau meurtre, accoururent avec leurs flambeaux. Lorsqu'ils arrivèrent au lieu d'où partaient les cris, ils trouvèrent le petit Pitichinaccio étendu sur le pavé, et Michele frappant avec un énorme gourdin sur le docteur Pyramide qui s'enfuyait, tandis que le signor Pasquale accourait l'épée à la main sur le furieux Michele. Autour d'eux gisaient des débris de guitares brisées en éclats. On arrêta le bras

de Capuzzi qui eût infailliblement transpercé Michele. Lorsque celui-ci aperçut, à la lueur des flambeaux, ce qu'il avait fait, il resta pétrifié de surprise, puis il poussa un cri effroyable, et demanda pardon en s'arrachant les cheveux. — Ni le docteur Pyramide, ni le nain, n'étaient blessés, mais ils étaient hors d'état de bouger, et on les transporta dans leur logis.

Le signor Pasquale s'était lui-même attiré ce malheur.

Depuis la sérénade d'Antonio et de Salvator, il avait fait tous ses efforts pour empêcher qu'on ne la renouvelât, et il avait promis à Michele une bonne récompense s'il parvenait à frotter les épaules des premiers chanteurs qui se présenteraient. Malheureusement il oublia lui-même cette recommandation, et il imagina de faire à Marianna la galanterie de la régaler des ariettes qu'il avait composées et qu'on devait chanter le

lendemain sur le théâtre de Musso. Il alla secrètement chercher ses fidèles amis, et les amena sous sa fenêtre. Mais à peine avaient-ils fait entendre les premiers accords que Michele, joyeux de pouvoir enfin gagner sa récompense, s'élança de la maison et les battit impitoyablement. Le signor Pasquale se vit ainsi forcé de se passer du secours du docteur et de Pitichinaccio, et de se rendre sans eux au théâtre.

S'il se fût trouvé un moine auprès du signor Pasquale lorsqu'il sortit de sa maison avec Marianna pour se rendre au theâtre de Nicolo Musso, on eût pu croire que ce couple marchait à l'échafaud. Devant eux marchait, d'un air rébarbatif, le vaillant Michele, armé jusques aux dents, et vingt sbires les suivaient à quelques pas.

Nicolo reçut solennellement Pasquale et sa nièce, à la porte de son théâtre,

et les conduisit tout proche de la scène, à une place qui avait été réservée pour eux. Le signor Capuzzi se sentit très-flatté de ces marques d'honneur; il regarda autour de lui avec orgueil, et sa joie fut d'autant plus grande qu'il remarqua qu'on n'avait placé que des femmes auprès de lui et de Marianna. — Derrière les tapisseries de la scène on entendait deux violons et une basse qui cherchaient à s'accorder; le cœur battit à Pasquale, et il fut frappé comme d'un coup électrique, lorsque la ritournelle de son ariette commença.

Formica s'avança sous le costume de Pasquarello, et chanta la plus misérable des ariettes, celle de Capuzzi, qu'il accompagna de gestes forcés. Le théâtre retentit des rires prolongés des spectateurs. On cria de toutes parts : *Pasquale Capuzzi, compositore virtuoso celeberrimo. Bravo! Bravissimo!* Pasquale était

plongé dans une mer de délices. L'ariette achevée, on cria de tous côtés de faire silence; car le docteur Graziano, représenté par Nicolo Musso lui-même, s'avança sur la scène, se bouchant les oreilles et criant que Pasquarello cessât enfin ses maudits croassemens.

Le docteur demanda à Pasquarello depuis quand il s'était habitué à brailler de la sorte, et où il avait déterré cette abominable ariette.

Pasquarello répondit à cela, qu'il ne savait pas ce que voulait dire le docteur; qu'il en était de lui comme des Romains, qui n'avaient pas de goût pour la bonne musique et qui n'accordaient pas d'attention aux plus grands talens. Cette ariette, dit-il, était du plus grand virtuose et du plus grand compositeur vivant, au service de qui il avait l'honneur d'être, et qui l'instruisait lui-même dans le chant et la musique.

Graziano se mit alors à chercher et nomma une multitude de virtuoses et de compositeurs connus; mais à chaque nom célèbre, Pasquin secouait la tête avec mépris.

Enfin Pasquarello s'écria que le docteur montrait une grossière ignorance, en ne connaissant pas même le premier compositeur de son temps, qui n'était nul autre que le signor Pasquale Capuzzi, dont lui Pasquarello était le serviteur et l'ami.

Le docteur Graziano se mit alors à partir d'un éclat de rire, et s'écria à son tour! — Comment! Pasquin, après avoir quitté mon service où vous attrapiez toujours quelque quattrino outre votre entretien et vos gages, vous êtes allé vous engager chez le plus vieux fat qui ait jamais rempli son ventre de maccaroni, chez un fou de carnaval qui se pavane dans les rues comme un coq

après la pluie, chez l'avare le plus fieffé, chez un pied-plat amoureux qui crie comme une chèvre affamée lorsqu'il veut chanter, et met aux abois tous les chats de la rue Ripetta!

Pasquarello, fort en colère, répliqua que c'était l'envie qui faisait parler le docteur, le cœur sur la main (*col cuore in mano*), que le docteur n'était pas l'homme qu'il fallait pour juger le signor Pasquale Capuzzi di Sinigaglia; et Pasquarello se mit à faire un long panégyrique comique de son nouveau maître, dans lequel il trouvait toutes les vertus cardinales et théologales; il finit par la description de sa personne qu'il donna pour le modèle des grâces et de la perfection humaine.

— Voilà mon maître lui-même, qui vous répondra mieux que moi, s'écria enfin Pasquarello. — Le signor Pasquale Capuzzi, parfaitement semblable par ses

traits, sa tournure, son costume et sa marche, au Capuzzi qui était dans la salle, s'avança sur la scène. La ressemblance était si merveilleuse que ce dernier, frappé d'effroi, abandonna la main de Marianna qu'il n'avait pas quittée un seul instant, et se tâta lui-même pour s'assurer qu'il était bien éveillé et que ce n'était pas lui qu'il voyait sur le théâtre de Nicolo Musso.

Le Capuzzi du théâtre embrassa cordialement le docteur Graziano, et lui demanda des nouvelles de sa santé. Le docteur répondit que son appétit était fort bon, son sommeil tranquille, pour le servir *per servirlo;* mais que, pour ce qui concernait sa bourse, elle était d'une maigreur effrayante. Il avait donné la veille, afin de plaire à sa bonne amie, son dernier ducat pour une paire de bas couleur de romarin, et il se disposait en ce moment à aller voir un ban-

quier pour savoir s'il voudrait lui prêter trente ducats.

— Comment ne vous adressez-vous pas à votre meilleur ami? dit Capuzzi. Tenez, mon bon signor, voilà trente ducats.

— Pasquale, que fais-tu! s'écria l'autre Capuzzi, de sa place, à demi-voix.

Le docteur Graziano parla alors d'intérêts, d'obligation écrite; mais le signor Capuzzi déclara qu'il n'exigeait absolument rien d'un ami tel que l'était le docteur.

— Pasquale, as-tu perdu l'esprit? s'écria Capuzzi de sa place, d'une voix plus haute.

Le docteur Graziano quitta son prêteur, après beaucoup d'embrassemens. Pasquarello s'approcha alors de Capuzzi, lui fit de profondes salutations, éleva son mérite jusqu'aux nues, et lui dit que

sa bourse étant attaquée de la même maladie que celle du docteur, il le suppliait aussi de la guérir. Capuzzi, sur le théâtre, se mit à rire, et lui jeta quelques ducats.

— Pasquale! Pasquale! s'écria Capuzzi dans la salle, es-tu possédé du diable?

On lui commanda de se taire.

Pasquarello continua de chanter les louanges de Capuzzi, et en vint à l'ariette que Pasquale avait composée, et qui devait charmer tous les cœurs. Capuzzi, sur le théâtre, frappa amicalement l'épaule de Pasquarello, et lui dit en riant qu'on voyait bien qu'il n'entendait rien à la musique, qu'autrement il se serait aperçu que cette ariette, comme toutes celles qu'il donnait pour siennes, étaient volées à Frescobaldi et à Carissimi.

— Tu mens par ta gorge, coquin! s'écria Capuzzi de la salle en se levant de sa place. On lui ordonna de nouveau de se taire, et on le força de se rasseoir.

— Il est temps, dit le Capuzzi du théâtre, de songer à des choses plus sérieuses. Je veux donner demain un grand repas, mon cher Pasquarello; et il faut que tu me procures tout ce qui est nécessaire. — A ces mots, il tira de sa poche une longue liste des mets les plus rares et les plus dispendieux, qu'il se mit à lire; et à chaque mets, Pasquarello disait le prix qu'il coûtait, et en recevait aussitôt l'argent.

—Pasquale! coquin! prodigue! maudit fou! s'écria à chaque mets le Capuzzi de la salle, et sa fureur augmentait en proportion des frais du plus fou des repas.

Lorsque la liste fut épuisée, Pasquarello demanda enfin à Capuzzi pour

quel motif il préparait une si brillante fête.

— C'est demain le plus heureux jour de ma vie, répondit le Capuzzi du théâtre. Sache, mon cher Pasquarello, que je célèbre demain le mariage de ma charmante nièce Marianna. J'accorde sa main à un brave jeune homme, au premier de nos artistes, à Antonio Scacciati.

A peine le Capuzzi du théâtre eut-il prononcé ce nom, que l'autre Capuzzi s'écria, les poings levés et l'œil étincelant : — C'est ce que tu ne feras pas, misérable Pasquale ! Viens donc la jeter dans les bras d'un vaurien, ta tendre Marianna, ta vie, ton espoir, ton tout ! Ah ! maudit fou, essaie d'exécuter ton projet, et je te ferai passer tes idées de noces à grands coups de bâton.

Mais le Capuzzi de la scène, non moins animé que l'autre, lui cria d'une voix grêle : — Que tous les diables s'em-

parent de ta personne, maudit Pasquale! Vieil avare, fat décrépi! Prends garde à toi, si tu ne veux pas que je te traite comme tu le mérites, et que je ne t'enfonce un bonnet à cornes sur les oreilles!

Et tout en jurant et en gesticulant, le comédien se mit à réciter l'une après l'autre vingt histoires ridicules sur celui qu'il représentait. — Essaie donc de troubler la joie de ces deux amans que le ciel a fait l'un pour l'autre! lui cria-t-il enfin.

En cet instant, on vit apparaître au fond du théâtre Antonio Scacciati et Marianna dans les bras l'un de l'autre. La rage donna des forces au vieux Capuzzi: d'un bond il se trouva sur la scène, il tira son épée et s'élança sur le prétendu Antonio. Au même moment, il se sentit retenir avec force par un officier de la garde papale, qui lui dit d'un ton sé-

vère : — Remettez-vous, signor Pasquale. Vous êtes au théâtre de Nicolo Musso, où vous jouez, sans le savoir, un rôle fort réjouissant. Vous ne trouverez ici ni Antonio ni Marianna.

Les deux personnes que Capuzzi poursuivait étaient des comédiens, et il ne vit autour de lui que des visages étrangers. L'épée tomba de ses mains tremblantes; il reprit haleine comme après un rêve pénible, se frotta le front et les yeux, et s'écria d'une voix terrible : — Marianna! Marianna!

Mais ses cris ne vinrent pas jusqu'à elle. Antonio avait profité de ce moment pour pénétrer jusqu'à sa maîtresse, et l'entraîner vers une petite porte où un vetturino les attendait avec sa voiture. Ils partirent aussitôt, et se dirigèrent rapidement vers Florence.

Pasquale voulut les poursuivre; mais

l'officier l'arrêta pour qu'il eût à répondre de l'incartade qu'il venait de commettre, en attaquant les comédiens à main armée. Le pauvre Capuzzi fut donc ramené par les mêmes sbires qui devaient le défendre; il revint comme un prisonnier dans la nuit qui devait être témoin de son triomphe.

CHAPITRE VI.

L'ACADEMIA DE' PERCOSSI.

Tout est soumis, sous le soleil, à des variations perpétuelles; mais rien n'est plus variable que les dispositions des hommes. Le blâme le plus amer atteint le lendemain celui qui la veille recevait

les éloges les plus outrés, et on foule aux pieds ce qu'on adorait naguères.

Il ne se trouvait personne à Rome qui ne rît du vieux Pasquale Capuzzi, de sa sale avarice, de sa jalousie farouche, et qui ne souhaitât la délivrance de la pauvre Marianna : et maintenant qu'Antonio avait enlevé sa maîtresse, tous les sarcasmes se tournaient en compassion pour le vieillard, qu'on rencontrait dans les rues de Rome marchant lentement, et la tête baissée, d'un air inconsolable. Un malheur arrive rarement seul. Bientôt après le départ de Marianna, Pasquale perdit son plus fidèle ami : le petit Pitichinaccio mourut étouffé par une amande qu'il avala trop gloutonnement, au moment où il faisait une cadence. Pour le docteur Pyramide, il abrégea lui-même sa vie par une faute qu'il commit en écrivant. Les coups que Michele lui avait administrés

lui avaient occasioné une fièvre violente. Il résolut de se guérir lui-même par un remède qu'il avait inventé, et écrivit une recette dans laquelle il se trompa de dose. A peine eut-il avalé cette médecine qu'il retomba sur son oreiller et ne se releva jamais.

L'animadversion générale ne ménagea pas non plus Salvator Rosa, l'auteur principal des maux du vieux Pasquale. — C'est bien là, disait-on, un compagnon de Mas' Aniello, qui prête sa main à tous les mauvais coups, et dont le séjour à Rome ne peut manquer d'être pernicieux aux Romains!

La cabale qui se forma dès lors contre Salvator Rosa parvint bientôt à arrêter l'essor de son génie. Il sortait sans cesse de son atelier des tableaux admirables; mais les prétendus connaisseurs haussaient toujours les épaules: ils trouvaient tantôt les montagnes trop bleues, tantôt

les arbres trop verts, ou les figures trop longues; blâmaient la disposition, et s'efforçaient de toutes manières de diminuer le mérite de Salvator. Les académiciens de San-Luca, qui ne pouvaient oublier la réception du chirurgien, le persécutaient tout particulièrement, et s'écartaient même de leurs attributions en critiquant les vers que faisait Salvator et qui souvent étaient pleins de grâce!

Salvator sentit vivement la conduite de ses ennemis; le chagrin et le découragement s'emparèrent de lui, et il composa, dans cette disposition, deux tableaux qui mirent tout Rome en émoi. L'un de ces tableaux représentait l'instabilité des choses humaines, et on reconnaissait dans la principale figure, sous le costume de la plus basse des filles publiques, la maîtresse bien connue d'un cardinal. Le second tableau représentait la fortune distribuant des faveurs. Des

barrettes de cardinal, des mitres, des médailles, des rubans, tombaient sur des brebis hébétées, sur des ânes et sur d'autres animaux immondes; tandis que des hommes au port fier et noble se promenaient en haillons. Salvator avait donné un libre cours à sa mauvaise humeur, et chaque animal portait les traits d'un personnage marquant dans Rome. Ce fut un débordement général de haine contre Salvator, et il compta plus d'ennemis que jamais.

Dame Catherine vint l'avertir, les larmes aux yeux, de se tenir sur ses gardes; elle avait remarqué que des inconnus rôdaient pendant la nuit autour de la maison, et que toutes les démarches de Salvator étaient surveillées. Ce peintre vit qu'il était temps de quitter Rome. Dame Catherine et ses deux filles furent les seules personnes dont il se sépara avec douleur. Il se rendit à Florence où

le duc de Toscane l'avait souvent appelé. Là il fut dédommagé par les distinctions les plus flatteuses des tourmens qu'il avait eu à supporter dans Rome. Le duc lui fit de riches présens, et les savans, les poëtes les plus célèbres du temps se pressèrent autour de lui. Il suffira de nommer parmi eux Evangelista Toricelli, Valerio Pimentelli, Batista Ricciardi, Andrea Cavalcanti, Pietro Salvati, Philippo Apolloni, Volumnio Bandelli et Francesca Rovai; et Salvator sut si bien animer ces réunions qu'elles avaient l'aspect le plus pittoresque. La salle où l'on servait le repas ressemblait à un bois épais, rempli d'arbustes en fleurs et de sources vives, et les plats même étaient ornés de la façon la plus bizarre. Cette assemblée, qui avait lieu dans la maison de Salvator Rosa, reçut le nom d'*Academia de' Percossi*.

Salvator ne négligeait pas non plus son ami Antonio, qui vivait paisiblement avec Marianna et menait la belle vie d'artiste. Ils pensaient souvent au vieux Pasquale qu'ils avaient trompé, et à ce qui s'était passé au théâtre de Nicolo Musso. Antonio demanda à Salvator comment il se faisait que Agli ou Formica eût pris si chaudement sa cause, et celui-ci fit cesser son étonnement en lui apprenant que ce comédien était son ancien ami. Cependant Marianna ne pouvait retenir ses larmes en songeant que le frère de son père emporterait sa haine contre elle au tombeau, et le souvenir du vieux Pasquale troublait son bonheur. Salvator les consolait, en leur disant que le temps adoucirait le ressentiment du vieillard, et que le hasard l'amenerait un jour auprès d'eux.

Nous verrons que Salvator était un bon prophète.

Quelques mois s'étaient écoulés, lorsqu'un jour Antonio accourut dans l'atelier de Salvator. Il était pâle et hors d'haleine.

— Salvator ! s'écria-t-il, mon ami, mon protecteur, je suis perdu si vous ne venez à mon secours. Pasquale Capuzzi est ici; il a obtenu un ordre d'arrestation contre moi, comme ravisseur de sa nièce.

— Mais, dit Salvator, que peut faire le signor Pasquale contre toi ? N'as-tu pas été uni par l'église avec sa nièce ?

— Ah ! répondit Antonio au désespoir, les bénédictions de l'église elle-même ne me protégeront pas. Dieu sait quel chemin Pasquale a trouvé pour arriver au neveu du pape ! C'est lui qui l'a pris sous sa protection et qui lui a fait espérer que

le Saint-Père casserait mon mariage avec Marianna.

— Maintenant je comprends tout, dit Salvator. C'est la haine que me porte le neveu du pape qui cause ton malheur. Apprends donc que cet orgueilleux et grossier personnage figurait parmi les animaux de mon tableau que la fortune comblait de ses dons. Par tous les saints! je ne sais comment remédier à cela.

A ces mots, Salvator, qui n'avait pas cessé de travailler, déposa sa palette, son pinceau et son appui, s'arrêta devant son chevalet, les bras croisés, et fit quelques tours dans l'atelier, tandis que le pauvre Antonio baissait les yeux en silence.

Enfin, Salvator s'arrêta devant Antonio et s'écria en riant : — Ecoute, ami: je ne puis rien faire contre un si puissant adversaire: mais il est quelqu'un qui te servira; c'est le signor Formica.

— Ah! dit Antonio, ne riez pas d'un malheureux pour lequel il n'est plus d'espoir.

— Veux-tu déjà désespérer de nouveau? dit Salvator en riant. Je te le dis, Antonio : notre ami Formica t'aidera à Florence comme il t'a aidé à Rome. Va consoler Marianna, et attends paisiblement la fin de tout ceci. J'espère que vous ferez tous les deux ce que le signor Formica, qui se trouve justement ici, vous dira de faire.

Antonio le promit de bon cœur, et s'en alla moins désespéré qu'il n'était venu ; car il avait une confiance entière dans les ressources que trouvait l'esprit de son ami Salvator.

Le signor Pasquale Capuzzi ne fut pas peu surpris en recevant une invitation solennelle de l'*Academia de' Percossi*. — On sait donc apprécier mon mérite à Florence, se dit-il, et l'on honore ici

le talent mieux qu'on ne le fait à Rome!

Il se para donc de son mieux, et se rendit à l'académie. On le reçut avec de grands témoignages de respect. On en appela si souvent à son jugement, on parla tant des soins qu'il avait rendus aux arts, qu'il se sentit animé d'une verve toute nouvelle, et qu'il parla sur maintes choses avec plus de sens qu'on n'aurait pu s'y attendre. D'ailleurs, jamais Pasquale ne s'était vu traité avec autant de magnificence, jamais il n'avait bu des vins plus enivrans; et il oublia bientôt tous ses chagrins et la fâcheuse affaire qui l'amenait à Florence. Les académiciens avaient coutume de faire jouer de petites pièces dans leurs réunions, et le poëte dramatique Philippo Apolloni demanda que la fête fût terminée par un divertissement de ce genre.

Quelques momens après, le fond de la salle s'ouvrit, et on aperçut un petit

théâtre avec quelques siéges pour les spectateurs. — Par tous les saints ! s'écria Pasquale effrayé, c'est là le théâtre de Nicolo Musso !

Sans faire attention à ses cris, Evangelista Toricelli et Andrea Cavalcanti, tous deux hommes d'un extérieur grave et respectable, le conduisirent à un siége devant le théâtre, et prirent place auprès de lui.

A peine se fut-il assis qu'on vit paraître sur le théâtre Formica dans le costume de Pasquarello.

— Maudit Formica ! s'écria Pasquale en se levant et en le menaçant du poing. Un regard sévère de Toricelli et de Cavalcanti lui commanda le silence.

Pasquarello gémit, pleura, maudit son sort déplorable, et prétendit qu'il ne savait plus comment faire pour rire encore un peu. Il termina ses lamentations en disant que, de désespoir, il se cou-

perait certainement la gorge, s'il pouvait voir du sang sans se trouver mal, ou qu'il se jetterait dans l'Arno, si, malheureusement pour lui, il ne savait nager.

Le docteur Graziano entra en scène et demanda à Pasquarello la cause de son chagrin.

Pasquarello lui demanda à son tour s'il ignorait ce qui s'était passé dans la maison de son maître le signor Pasquale Capuzzi di Sinigaglia, et s'il ne savait pas qu'un maudit coquin avait enlevé la belle Marianna, nièce de ce gentilhomme.

— Ah! je le vois, murmura Capuzzi, vous voulez vous justifier auprès de moi, signor Formica; mais nous verrons bien.

Le docteur Graziano fit connaître la part qu'il prenait à cet événement, et dit qu'il fallait que le ravisseur eût été bien rusé pour échapper aux recherches de Capuzzi.

— Oh! oh! répondit Pasquarello, ne pensez pas, docteur, que ce scélérat de Scacciati ait échappé aux perquisitions du signor Capuzzi, soutenu par ses puissans amis. Antônio a été arrêté, son mariage avec Marianna cassé, et Marianna est revenue bon gré mal gré avec nous.

— Est-elle arrêtée? ce maudit Antonio est-il pris? O mon brave Formica! s'écria Capuzzi.

— Vous prenez trop de part à cette comédie, signor Pasquale, dit sérieusement Cavalcanti. Laissez donc parler les acteurs, sans les interrompre de cette sorte.

Pasquale, un peu honteux, se remit en silence sur sa chaise.

Le docteur Graziano demanda ce qui s'était passé.

— Il s'est passé un mariage, dit Pasquarello. Marianna s'est repentie de ce

qu'elle avait fait; le signor Pasquale a, pendant ce temps, obtenu une dispense, et il a épousé sa nièce.

— Tout est donc rentré dans l'ordre, dit le docteur, et je ne vois pas là de motif pour s'affliger.

Pasquarello se mit alors à gémir de plus belle, et finit par se laisser tomber comme accablé par sa douleur.

Le docteur courut çà et là avec inquiétude; il se plaignait de n'avoir pas de sels, chercha dans toutes ses poches, et en tira enfin une châtaigne rôtie qu'il tint sous le nez de Pasquarello. Celui-ci se remit un peu, lui dit d'attribuer cet accident à la faiblesse de ses nerfs, et raconta que, aussitôt après son mariage avec Capuzzi, Marianna était tombée dans une mélancolie profonde, qu'elle avait sans cesse prononcé le nom d'Antonio et repoussé Capuzzi; mais que celui-ci n'avait cessé de la tourmenter.

Alors il se mit à raconter mille traits de folie que Pasquale avait faits, disait-il, et qu'on racontait en effet dans Rome Capuzzi s'agitait sur son siége, et murmurait de temps en temps : — Maudit Formica! tu mens! Quel mauvais démon te suggère donc toutes ces méchancetés? Sans Toricelli et Cavalcanti qui le regardaient avec leurs regards sévères, il eût infailliblement éclaté.

Pasquarello termina en disant que l'infortunée Marianna avait enfin succombé à sa douleur profonde et aux tourmens que le vieillard lui faisait endurer, et qu'elle avait péri à la fleur de ses ans.

En ce moment, on entendit les accens terribles d'un *De profundis* chanté par des voix rauques; et des pénitens couverts de longues robes noires s'avancèrent, portant un cercueil ouvert dans lequel on voyait Marianna étendue, le

visage découvert. Un autre signor Pasquale Capuzzi suivait le cortége en s'arrachant les cheveux.

A cette vue, Pasquale ne put retenir ses gémissemens et s'écria : — Marianna! ma pauvre Marianna! ô malheureux que je suis!

Qu'on se représente ce cercueil ouvert, cette jeune fille immobile et sans vie, entourée des pénitens qui psalmodiaient l'office des morts; auprès d'eux, le docteur Graziano et Pasquarello exprimant leur douleur par des postures bouffonnes, et les deux Capuzzi criant et fondant en larmes!

Tout à coup, le théâtre s'obscurcit, le tonnerre gronda, les éclairs brillèrent, et un fantôme menaçant, qui avait les traits de Pietro, le père de Marianna, mort à Sinigaglia, apparut sur la scène.

— Mon frère Pasquale! cria-t-il d'une voix lamentable, qu'as-tu fait de

ma fille? Va, meurtrier de mon enfant! c'est en enfer que t'attend ta récompense!

Capuzzi tomba sans mouvement, comme frappé par la foudre, et au même moment l'autre Capuzzi se renversa sur sa chaise. Le fond de la salle se referma, et le théâtre, Marianna, Capuzzi, le spectre de Pietro, tout disparut. Le signor Pasquale était si profondément évanoui qu'on eut peine à rappeler ses sens.

Enfin il se réveilla et poussa un profond soupir. Puis il étendit les mains devant lui comme pour éloigner quelqu'un, et s'écria : — Laisse-moi, Pietro! laisse-moi! A ces mots, il fondit en larmes et prononça plusieurs fois le nom de Marianna.

— Remettez-vous, signor Pasquale, dit Cavalcanti. Votre nièce n'est morte que sur le théâtre. Elle vit, elle est ici

pour implorer votre pardon et vous supplier d'oublier la faute que l'amour lui a fait commettre.

Au même instant, Marianna et Antonio vinrent se jeter aux genoux du vieillard qu'on avait étendu dans un fauteuil. Marianna en larmes le suppliait de lui pardonner, et Antonio joignait ses prières à celles de sa femme.

Les yeux de Pasquale étincelèrent de rage : — Ah! maudit fourbe! s'écria-t-il. Et toi, vipère que j'ai nourrie dans mon sein, fuis loin de moi. Veux-tu encore empoisonner ma vie?

Le grave Toricelli s'approcha alors de Capuzzi, et lui représenta tous les maux que pourrait causer son obstination, tandis que Marianna s'écriait d'une voix touchante que son oncle lui donnerait la mort s'il la séparait de son Antonio.

On voyait que le vieillard soutenait avec lui-même une lutte pénible. Il sou-

pira, il se cacha le visage de ses deux mains, et ses regards se tournaient tantôt vers Antonio, tantôt vers sa nièce : enfin la colère disparut peu à peu de ses traits; il s'écria : — Eh bien! je vous pardonne ! loin de moi l'idée de troubler votre bonheur. Je cède à vos sages exhortations, seigneur Toricelli; vous avez raison : Formica m'a montré sur le théâtre tous les maux qu'entraînerait ma rigueur. Je suis guéri, bien guéri de ma folie. Mais où est le signor Formica, mon digne médecin? que je le remercie mille fois de la guérison qu'il a opérée.

Pasquarello s'approcha. Antonio se jeta à son cou, et s'écria : — O signor Formica ! vous à qui je dois ma raison, rejetez ce masque difforme; que je voie votre visage, et que Formica ne soit pas plus long-temps un être mystérieux pour moi !

Pasquarello ôta son capuchon et son

masque, qui semblait une figure naturelle tant il était artistement fait, et ce Formica, ce Pasquarello se changea en... Salvator Rosa !

— Salvator ! s'écrièrent à la fois avec surprise Marianna, Antonio et Capuzzi.

— Oui, reprit celui-ci, c'est Salvator Rosa, que les Romains n'ont pas voulu reconnaître pour un peintre, pour un poëte, et qui a recueilli pendant un an sur le théâtre de Musso, sans être connu d'eux, leur ravissement et leur enthousiasme ! C'est Salvator Formica qui t'a tiré de l'embarras, mon cher Antonio !

— Salvator, dit le vieux Capuzzi, Salvator Rosa, bien que je vous aie tenu pour mon plus fâcheux ennemi, j'ai toujours honoré votre talent, et maintenant je vous aime comme un digne ami et je vous prie de vous intéresser à moi.

— Parlez, mon digne signor Pasquale; dites-moi le service que je puis vous

rendre, et soyez assuré d'avance que je ferai tout ce que vous exigerez de moi.

Capuzzi prit la main de Salvator et lui dit doucement : — Signor Salvator, vous pouvez tout sur Antonio. Priez-le qu'il me permette de passer le reste de mes jours avec lui et ma chère Marianna à qui je veux un jour laisser mon bien. — Et qu'il ne se fâche si je baise quelquefois la main de sa chère enfant, et si, le dimanche, avant d'aller à la messe, je la prie de m'arranger ma moustache, car personne sur terre ne s'entend mieux qu'elle à cela!

Salvator eut peine à s'empêcher de rire; mais avant qu'il pût répondre, Antonio et Marianna prirent le vieillard dans leurs bras, et lui jurèrent qu'ils seraient heureux de l'accueillir dans leur maison. Antonio ajouta qu'il permettait que Marianna arrangeât les moustaches du signor Pasquale, non pas seulement

les dimanches, mais encore tous les jours.

La joie fut générale, et un splendide festin termina cette belle journée.

LA VIE D'ARTISTE.

LA VIE D'ARTISTE.

Un des meilleurs tableaux du célèbre Hummel représente une société dans une locanda italienne ; une treille chargée de grappes et de feuilles voluptueusement groupées, une table couverte de

flacons et de fruits, auprès de laquelle sont assises, l'une en face de l'autre, deux femmes italiennes. L'une d'elles chante, l'autre joue de la guitare; entre elles est un *abbate* qui joue le rôle de maître de chapelle. Sa *battuta* suspendue, il attend le moment où la signora achevera par un long *trillo* la cadence qu'elle fait les yeux levés vers le ciel; la guitariste suit ses mouvemens avec attention, et se prépare à frapper fortement l'accord à la dominante. L'abbé est plein d'admiration; il jouit délicieusement, et en même temps il attend avec anxiété. Pour rien au monde, il ne voudrait manquer le moment de frapper la mesure. A peine ose-t-il respirer, il voudrait lier les ailes à chaque mouche, à chaque insecte qui le fatigue de son bourdonnement. Aussi la venue de l'hôte affairé qui apporte dans le moment fatal le vin qu'on lui a demandé ne lui

semble-t-elle que plus pénible. C'est le désespoir qui se peint pour la première fois sur ses joues vermeilles. Les accidens de la lumière se jouent à travers les pampres de la treille; elle a une libre issue dans la campagne, et laisse voir un cavalier arrêté devant la locanda, et qui se rafraîchit sans quitter la selle.

J'ai toujours admiré ce charmant tableau; mais il m'a surtout semblé merveilleux parce qu'il représente fidèlement une scène de ma vie, avec les portraits frappans des personnes qui y figurèrent. On sait que la musique a toujours fait mes délices. Dans mon enfance, je n'avais pas d'autres sentimens, et je passais mes jours et mes nuits à chercher des accords sur le vieux piano fêlé de mon oncle. La musique était peu en honneur dans le petit bourg qu'il habitait, et il ne s'y trouvait personne qui pût m'instruire dans cet art,

qu'un vieil organiste opiniâtre, qui ne voyait que les notes mortes et qui me tourmentait avec ses fugues et ses toccades discordes et monotones. Je soutins courageusement ces épreuves, et mon ardeur ne put se ralentir. Souvent l'organiste me reprenait avec aigreur ; mais il n'avait qu'à jouer un morceau avec sa vieille et vigoureuse manière, et j'étais réconcilié avec lui et avec la musique. Maintes fois, j'éprouvais des impressions singulières ; et certains morceaux du vieux Sébastien Bach produisaient sur moi l'effet d'une histoire de revenans bien terrible et me causaient de ces frissons de terreur auxquels on s'abandonne avec tant de ravissement dans les tendres années de l'enfance. Mais le paradis s'ouvrait devant moi, lorsque, dans les soirées d'hiver, la clarinette de la ville avec ses élèves, soutenus par une couple de dilettanti caducs, venaient

donner un concert où je frappais les timbales, emploi qui m'était délégué à cause de la justesse de mon oreille. Depuis, j'ai vu combien ces concerts étaient fous et ridicules. D'ordinaire, mon maître jouait deux concertos de Wolff ou d'Emmanuel Bach, un amateur de clarinette se mettait aux prises avec les compositions de Stamitz, et le receveur des impôts dépensait tant de souffle dans sa flûte qu'il éteignait régulièrement les deux lumières placées sur son pupitre, qu'on était sans cesse forcé de rallumer. Pour le chant, il ne fallait pas y songer; ce qui causait un grand déplaisir à mon oncle. Il parlait encore avec enthousiasme du temps où les quatre chantres des quatre églises se réunissaient dans la salle de concert pour exécuter l'opéra de *Charlotte à la cour*. Il vantait surtout la tolérance qui présidait à ces réunions; car, outre les deux chantres des églises

catholiques et protestantes qui consentaient à concerter ensemble, il s'en trouvait deux autres qui faisaient partie, l'un de la communion française et l'autre de la communion allemande. Au milieu de ses regrets, mon oncle se souvint qu'il existait dans le bourg une demoiselle de cinquante-cinq ans, qui vivait d'une faible pension qu'elle recevait comme ancienne cantatrice de la cour, et il pensa qu'elle pourrait encore embellir nos concerts. Elle reçut superbement son invitation et se fit longtemps prier. Enfin, elle céda, et consentit à exhumer ses anciens airs de bravoure. C'était une demoiselle singulière; sa petite et maigre personne est encore vivante dans ma mémoire. Elle avait coutume d'entrer fort gravement, sa partie à la main, et d'incliner moelleusement le haut de son corps pour saluer l'assemblée. Elle portait une bi-

zarre coiffure, au devant de laquelle était attaché un bouquet de fleurs de pâte d'Italie, qui tremblotait et vacillait tandis qu'elle chantait. Quand elle avait terminé son morceau au bruit des applaudissemens, elle remettait sa partie à mon maître, à qui il était alors permis de puiser dans la tabatière de porcelaine de l'ancienne cantatrice de la cour ; faveur qu'il recevait en apparence avec toute l'humilité concevable : mais dès qu'elle s'était éloignée et que mon oncle, qui s'était déclaré son admirateur, s'était retiré dans sa chambre, le vieil organiste se mettait à parodier le chant défectueux de la cantatrice, ce qu'il faisait de la façon du monde la plus mordante et la plus burlesque.

Mon maître l'organiste méprisait souverainement le chant ; et je partageais ce mépris qui ne faisait qu'ajouter à ma rage musicale. Il m'instruisit avec le

plus grand zèle dans le contre-point, et bientôt, je composai les fugues les plus difficiles. J'étais un jour en train d'exécuter une de mes compositions — c'était le jour de la fête de mon oncle — lorsqu'un domestique de l'auberge voisine entra pour nous annoncer deux dames étrangères qui venaient d'arriver. Et avant que mon oncle eût pu quitter sa robe de chambre à fleurs, les deux dames entrèrent. On sait combien l'apparition des étrangers produit d'effet sur les habitans des petites villes; la vue de ces deux femmes était bien faite pour causer quelque émotion, et leur présence m'agita d'une façon singulière. Qu'on se figure deux Italiennes sveltes et élancées, habillées de mille couleurs, selon la dernière mode, se présentant avec hardiesse comme des virtuoses, et cependant avec grâce; elles s'avancèrent vers mon oncle et lui adressèrent quel-

ques paroles harmonieuses et sonores. Mon oncle ne comprit pas un seul mot; il se recula avec embarras et montra de la main le sopha. Elles prirent place, et se dirent l'une à l'autre quelques mots qui résonnaient comme de la musique. Enfin, elles firent comprendre à mon oncle qu'elles étaient cantatrices, qu'elles voyageaient pour donner des concerts, et qu'elles venaient s'adresser à lui pour qu'il les aidât dans leur entreprise musicale.

Tandis qu'elles se parlaient, j'avais entendu leurs prénoms, et il me semblait que je pouvais déjà mieux les comprendre. Laurette semblait la plus âgée; elle regardait autour d'elle avec des yeux étincelans, et elle parlait à mon pauvre oncle abasourdi, avec une volubilité entraînante et en multipliant ses gestes vifs et gracieux. Elle n'était pas fort grande, mais voluptueusement ar-

rondie, et mon œil se perdit plus d'une fois dans des charmes qui ne m'avaient encore jamais frappé. Térésina, plus grande, plus élancée, au visage long et sérieux, parlait peu et se faisait mieux comprendre. De temps en temps, elle souriait d'un air singulier; il semblait qu'elle prît plaisir à voir mon bon oncle qui s'efforçait de s'ensevelir au fond de sa robe de chambre de soie à grand ramage. Enfin elles se levèrent: mon oncle promit d'arranger le concert pour le troisième jour, et fut invité ainsi que moi qui leur avais été présenté comme un jeune virtuose, à venir le soir prendre la *ciocolata* chez les deux sœurs.

Nous descendîmes lentement les marches de l'escalier, et nous arrivâmes chez les deux Italiennes, un peu émus, comme des gens exposés à courir une aventure. Après que mon oncle, qui s'était longuement préparé, eut dit sur

l'art beaucoup de belles choses que personne ne comprit; après qu'un chocolat bouillant m'eût deux fois brûlé la langue, douleur que j'endurai sans mot dire avec la constance de Scévola, Laurette annonça qu'elle voulait nous chanter quelque chose. Térésina prit la guitare, s'accorda et toucha quelques accords. Jamais je n'avais entendu cet instrument, et le son sourd et mystérieux que rendaient les cordes vibra profondément dans mes oreilles. Laurette commença sur un ton très-bas qu'elle soutint jusqu'au fortissimo, et qui se termina brusquement par une octave et demie, en un jet hardi et compliqué. Je me souviens encore des paroles du début : « *Sento l'amica speme.* » Je sentais ma poitrine se nouer; jamais je n'avais soupçonné de semblables effets! Mais quand Laurette s'éleva toujours avec plus de liberté et de hardiesse sur les ailes du chant,

quand les tons devinrent de plus en plus éclatans, le sentiment de la musique, si long-temps mort et vide dans mon âme, se réveilla et embrasa mon cœur. Ah! je venais d'entendre, pour la première fois, un accent musical. — Les deux sœurs se mirent à chanter ensemble les duos purs et graves de l'abbé Steffani. L'alto plein et sonore de Térésina pénétrait jusqu'au fond de mon âme. Je ne pouvais réprimer mes mouvemens intérieurs, les larmes coulaient de mes yeux en abondance. En vain mon oncle me lançait-il des regards mécontens; je n'y donnais nulle attention, j'étais hors de moi. Les deux cantatrices se complaisaient à mon émotion; elles s'informèrent de mes études musicales : j'eus honte de mes leçons, et je m'écriai avec la hardiesse que donne l'enthousiasme que j'entendais pour la première fois la musique! — *Il bon fianculla*, murmura

Laurette avec un accent doux et touchant. De retour au logis, je fus saisi d'une sorte de rage; je ramassai toutes les toccades et toutes les fugues que j'avais rabotées, j'y joignis même quarante-cinq variations sur un canon composé par l'organiste, et je jetai le tout au feu, m'abandonnant à un rire infernal lorsque je vis ces milliers de notes courir en étincelles flamboyantes sur les cendres noires et carbonisées de mes cahiers. Alors je m'assis au piano, et j'essayai d'imiter d'abord les sons de la guitare, puis de répéter le chant des deux sœurs.

— Cesseras-tu bientôt de nous déchirer les oreilles? s'écria mon oncle qui apparut subitement à minuit dans ma chambre. En même temps, il éteignit les deux lumières et regagna son appartement qu'il venait de quitter. Il fallut obéir. Le sommeil m'apporta le secret

du chant. — Je le crus du moins, car je chantai miraculeusement : *Sento l'amica speme*. Le lendemain, dès le matin, mon oncle avait déjà recruté tout ce qui savait tenir un archet ou souffler dans une flûte. Il mettait de l'orgueil à montrer combien notre musique était bien organisée; mais il joua de malheur. Laurette mit une grande scène sur le pupitre; dès le récitatif, tous les exécutans se trouvèrent en confusion; aucun d'eux n'avait une idée de l'accompagnement. Laurette criait, tempêtait; elle pleurait de colère et d'impatience. L'organiste était au piano; elle l'accabla des reproches les plus amers : il se leva, et gagna la porte en silence. La clarinette de la ville, que Laurette avait traitée d'*asino maledetto*, mit son instrument sous son bras et son chapeau sur sa tête. Il se dirigea également vers la porte, et fut suivi des musiciens, qui mirent leurs archets dans

les cordes et dévissèrent leurs embouchures. Les seuls dilettanti restaient à leur place, et le receveur des impôts s'écria d'un ton lamentable : — O Dieu, quel jour funeste ! — Toute ma timidité m'avait abandonné, je barrai le chemin à la clarinette, et je la suppliai, je la conjurai de rester, et je lui promis, tant ma crainte était grande, de lui faire six menuets avec un double trio pour le bal de la ville. — Je parvins à l'adoucir. Il revint à son pupitre, ses camarades l'imitèrent, et bientôt l'orchestre fut rétabli ; l'organiste seul manquait. Il traversait lentement le marché ; mais aucun signe, aucun cri ne le décidèrent à rétrograder. Térésina avait regardé toute cette scène en se mordant les lèvres pour ne pas rire, et Laurette, dont la colère était passée, partageait l'hilarité de sa sœur. Elle loua beaucoup mes efforts, et me demanda si je jouais

du piano; avant qu'il me fût possible de répondre, elle m'avait déjà poussé à la place de l'organiste. Jamais je n'avais accompagné le chant ni dirigé un orchestre. Térésina s'assit auprès de moi, et me donna chaque fois la mesure; je recevais sans cesse de nouveaux encouragemens de Laurette; l'orchestre s'échauffa, et le concert alla de mieux en mieux : dans la seconde partie, on s'entendit parfaitement, et l'effet que produisit le chant des deux sœurs paraîtrait incroyable. Elles étaient mandées à la Résidence, où de grandes solennités devaient avoir lieu pour le retour du prince; elles consentirent à rester parmi nous jusqu'au jour de leur départ pour la capitale, et nous eûmes ainsi plusieurs concerts. L'admiration du public alla jusqu'au délire. La vieille cantatrice de la cour fut seule mécontente, et prétendit que ces cris impertinens ne méritaient

pas le nom de chant. Mon organiste disparut complètement; et moi, je fus le plus heureux des hommes! — Je passais tout le jour auprès des deux dames, je les accompagnais et je transposais des partitions à leur voix, pour leur usage, pendant leur séjour à la Résidence. Lauretta était mon idéal; ses caprices, ses humeurs, sa violence inouïe, ses impatiences de virtuose au piano, je supportais tout avec résignation! Elle, elle seule m'avait ouvert les vraies sources de la musique.

Je me mis à étudier l'italien et à m'essayer dans la canzonetta. Quel était mon ravissement lorsque Lauretta chantait mes compositions! souvent il me semblait que les chants que j'entendais ne m'appartenaient pas, et qu'ils avaient germé dans l'âme de Lauretta. Pour Térésina, j'avais peine à m'habituer à elle; elle ne chantait que rarement, paraissait

faire peu de cas de tous mes efforts, et quelquefois même il me semblait que j'étais l'objet de sa dérision. Enfin l'époque de leur départ approcha. Ce fut alors que je sentis tout ce que Lauretta était pour moi, et que je vis qu'il m'était impossible de me séparer d'elle. J'avais une voix de tenor assez passable, peu exercée il est vrai, mais qui s'était formée près d'elle bien rapidement. Souvent je chantais avec Lauretta de ces *duettini* italiens dont le nombre est infini. Le jour du départ nous chantâmes ensemble un morceau qui commençait ainsi : *Senza di te, ben mio, vivere non poss' io*. Je tombai aux pieds de Lauretta; j'étais au désespoir! Elle me releva en me disant : « Mais, mon ami, faut-il donc que nous nous séparions? » Je l'écoutai avec un étonnement extrême. Elle me proposa de partir avec elle et Térésina pour la Résidence : car, disait-elle, je serais tou-

jours forcé de quitter ma petite ville si je voulais m'adonner à la musique. Qu'on se figure un malheureux qui se précipite dans un abîme sans fond, sans espoir de conserver la vie, et qui, au moment de recevoir le coup qui doit terminer ses jours, se trouve tout à coup dans un riant bocage, où des voix chéries le saluent des plus doux noms : telle était l'impression que je venais d'éprouver. Partir avec elle pour la Résidence! ce fut là mon unique pensée. Je fis si bien que je parvins à persuader à mon oncle que ce voyage m'était indispensable. Il se rendit à mes instances, et il promit même de m'accompagner. Mon mécompte fut extrême. Je ne pouvais lui découvrir mon dessein de voyager avec les deux cantatrices; un catarrhe qui survint à mon oncle me sauva. Je partis seul jusqu'à la première poste, où je m'arrêtai pour attendre ma déesse.

Une bourse bien garnie me permettait de tout préparer convenablement. Je voulais accompagner les deux cantatrices à cheval, comme un paladin; j'avais acheté une monture assez belle, et je courus à leur rencontre. Bientôt je vis s'avancer lentement leur petite voiture à deux places. Les deux sœurs en occupaient le fond, et sur le siége était assise leur soubrette, la courte et grosse Gianna, brune Napolitaine. En outre, la voiture était chargée d'une multitude de caisses, de cartons et de paniers, dont les deux dames ne se séparaient jamais; deux petits épagneuls jappaient sur les genoux de Gianna, et me saluèrent de leurs aboiemens. Tout se passa fort heureusement jusqu'à la dernière station de poste, où mon coursier eut la velléité de retourner au village où je l'avais pris. J'employai en vain tous les moyens pour mettre un terme à ses bonds et à ses

courbettes, Térésina, penchée hors de la voiture, riait aux éclats, tandis que Lauretta se cachait le visage de ses deux mains, en s'écriant que ma vie était en péril. Son désespoir redoubla mon courage, j'enfonçai mes éperons dans les flancs du coursier; mais, au même instant, je fus lancé à quelques pas sur la poussière. Le cheval demeura alors immobile, et me contempla, le cou tendu, d'un air passablement sardonique. Je ne pouvais me relever, le cocher vint à mon aide; Lauretta s'était élancée de la voiture; elle criait, elle pleurait à la fois, et Térésina ne cessait de rire jusqu'aux larmes. Je m'étais foulé le pied, et il m'était impossible de remonter à cheval. Comment continuer le voyage? On attacha ma monture derrière le carrosse, dans lequel je me plaçai à grand'-peine. La voiture était étroite, déjà encombrée par les deux femmes et par

le bagage, et l'on entendait à la fois les lamentations de Lauretta, les éclats de rire de Térésina, le bavardage de la Napolitaine, les aboiemens des chiens et les cris que m'arrachait la douleur. Térésina s'écria qu'elle ne pouvait endurer plus long-temps cette situation; d'un bond elle s'élança hors de la voiture, détacha mon cheval, s'assit de côté sur la selle et se mit à galoper devant nous. Je dois avouer qu'elle maniait son palefroi avec une habileté extrême; la noblesse de sa tournure et la grâce de son maintien se déployaient avec plus d'avantage; elle se fit donner sa guitare; et, passant les rênes autour de son bras, elle chanta les premières strophes de la *Profecia del Pireneo*, cette altière romance espagnole de don Juan Baptiste de Arriaza :

Y oye que el gran rugido
Es ya trueno en los campos de Castilla

En las Asturias belico Alarido,
Voz de Vengaza en la imperial Sevilla
Junto a Valencio es rayo.
Y terremoto horrisons en Monsayo.

Mira en hares guerreras,
La Espana toda hieriendo hosta sus fines,
Batir tambores, tremolar banderas,
Estallar bronces, resonar clarines,
Y aun las antiguas lanzas,
Salir del polva à renovar venganzas.

Sa robe de soie, d'une couleur éclatante, flottait en plis ondoyans, et les plumes blanches qui surmontaient son chapeau, s'agitaient çà et là comme balancées par les accords de sa voix. Je ne pouvais me lasser de la contempler, bien que Lauretta la traitât de folle et d'écervelée; elle vola ainsi sur la route en nous précédant, et ne rentra dans la voiture qu'auprès des portes de la ville.

On me vit alors dans tous les concerts, à tous les opéras; je nageais dans

la musique; j'étais le répétiteur assidu de tous les duos, de toutes les ariettes et de toux les morceaux qu'il leur plaisait d'exécuter. Une prompte et étonnante révolution s'était opérée en moi. J'avais dépouillé toute ma timidité de provincial, et je dirigeais la partition au piano, comme un maestro, chaque fois que ma dona chantait une scène. Mon esprit tout entier, mes pensées n'étaient plus que de douces mélodies. J'écrivais sans relâche des canzonnettes et des airs que Lauretta chantait dans sa chambre. — Mais, pourquoi refusait-elle de chanter en public des morceaux de ma composition? Quelquefois, Térésina apparaissait à ma mémoire sur un cheval fougueux, avec une lyre, comme la muse elle-même; et j'écrivais alors involontairement des chants graves et austères. Il est vrai que Lauretta jouait avec les tons comme une fée qui se balance en

chantant sur la pointe des fleurs. Rien ne lui était impossible; elle surmontait toutes les difficultés. Térésina ne faisait jamais une roulade; la simple note, mais un ton pur, long-temps soutenu, qui pénétrait dans l'âme comme un rayon de vive lumière. Je ne sais comment j'avais pu la méconnaître aussi long-temps.

Le jour du concert, au bénéfice des deux sœurs, arriva; Lauretta chanta avec moi une grande scène d'Anfossi. J'étais, comme d'ordinaire, au piano. Le dernier final arriva. Lauretta déploya toutes les ressources de l'art; le rossignol n'eût pas trouvé des accens plus flexibles, des notes mieux soutenues, des roulades plus sonores. Cette fois même, cette perfection me sembla durer trop long-temps; je sentais un léger frisson. Au même instant, Lauretta prit haleine pour passer au *a tempo* par une brillante

fioriture. Le diable m'égara ; des deux mains je frappai un accord, l'orchestre suivit; ce fut fait de la fioriture qui devait tout enlever. Lauretta, me jetant des regards de fureur, saisit la partition, me la lança si violemment à la tête, que les feuilles volèrent au hasard dans la salle, et s'échappa à travers l'orchestre en renversant les musiciens et les instrumens. Dès que le *tutti* fut achevé, je courus la rejoindre; je la trouvai en larmes; elle pleurait et trépignait à la fois.

— Loin de moi, misérable ! me cria-t-elle ; tu es le démon qui m'a ravi ma réputation et mon honneur ! éloigne-toi, monstre, ne reparais jamais devant mes yeux !

A ces mots, elle s'élança sur moi, et je m'échappai en toute hâte. Pendant la seconde partie du concert, Térésina et le maître de chapelle parvinrent enfin

à adoucir cette belle en furie; et elle exigea seulement que je quittasse le piano. Dans le dernier duo que chantaient les deux sœurs, Lauretta exécuta enfin son trille d'harmonie que j'avais fait manquer; elle fut immensément applaudie, et recouvra sa bonne humeur. Cependant je ne pouvais oublier le mauvais traitement que j'avais reçu de Lauretta en présence de tant de personnes étrangères, et je résolus de regagner dès le lendemain ma ville natale. J'étais occupé à préparer mon bagage, lorsque Térésina entra dans ma chambre. En me voyant ainsi occupé, elle s'écria avec étonnement :—Eh quoi ! veux-tu donc nous quitter! Je lui déclarai que l'offense que j'avais reçue de Lauretta ne me permettait plus de rester avec elle.

—Ainsi, dit Térésina, une folie dont Lauretta se repent déjà, t'éloigne de nous? Où pourras-tu mieux vivre dans

ton art qu'avec nous deux ? Il ne dépend que de toi d'empêcher Lauretta de te traiter ainsi à l'avenir. Tu es trop doux, trop faible avec elle; et surtout, tu mets trop haut son talent. Elle a une voix assez agréable et beaucoup de charme, cela est vrai; mais ces singulières et interminables fioritures, ces bonds aventureux, ces trilles évaporés, tout ce papilottage qu'elle emploie et qu'on admire, ne ressemble-t-il pas aux sauts périlleux d'un danseur de cordes ? Est-ce ainsi qu'on touche notre cœur et qu'on pénètre dans notre âme? Pour moi, tous ces agrémens dont elle fait tant de cas, je ne puis les souffrir; ils m'obsèdent et m'oppressent. Et puis ce gravissement subit dans la région des trois traits, n'est-ce pas un abus de la voix humaine qui n'est touchante que lorsqu'elle reste vraie? Pour moi, je ne prise que les tons moyens et la basse.

Un son pénétrant, un *portamento di voce* me ravit par dessus toutes choses : point de broderie inutile, une exposition ferme qui part de l'âme, c'est là le chant véritable, et c'est ainsi que je chante ! Si tu n'aimes plus Lauretta, songe à Térésina qui t'aime tant parce que tu seras un maestro et un compositeur, d'après ta propre manière et selon l'impulsion de ton génie. Ne te fâche pas; tous les airs maniérés et tes canzonnettes ne valent pas ce morceau.

Térésina me chanta alors, de sa voix pleine et sonore, une cantate sacrée que j'avais composée quelques jours auparavant. Jamais je n'avais soupçonné que cette composition contînt autant d'effets. Les sons de sa voix agitaient tout mon être, des larmes de ravissement s'échappaient de mes yeux; je pris la main de Térésina, je la pressai mille fois contre mes lèvres, et je jurai de ne jamais me

séparer d'elle. Lauretta vit d'un œil jaloux ma liaison avec Térésina, mais elle se contint; elle avait besoin de moi, car, en dépit de tout son talent, elle n'était pas en état d'étudier seule; elle lisait mal, et elle n'était pas fort assurée de la mesure. Térésina, au contraire, lisait tout à livre ouvert, et son tact musical tenait des prodiges. Jamais Lauretta ne montrait plus d'opiniâtreté et de violence que lorsque je l'accompagnais. Jamais, pour elle, je ne frappais un accord à propos; elle regardait l'accompagnement comme un mal nécessaire; jamais on ne devait entendre le piano, il devait toujours céder à la voix, et changer de mesure chaque fois qu'une autre fantaisie lui courait dans la tête. Je m'opposai avec fermeté à ses caprices, je combattis ses emportemens; je lui démontrai qu'il n'y avait pas d'accompagnement sans énergie, et que la

mesure était le guide indispensable du chant. Térésina me secondait fidèlement. Je ne composais plus que des morceaux d'église, et je donnais tous les *soli* à la voix de basse.

Nous parcourûmes tout le midi de l'Allemagne. Dans une petite ville, nous trouvâmes un tenor italien, qui venait de Milan et qui se rendait à Berlin. Les deux dames furent ravies de trouver un compatriote; il ne se sépara plus d'elles, s'attacha particulièrement à Térésina: et, à mon grand chagrin, je me vis réduit à un rôle secondaire. Un jour, je me disposais à entrer dans la chambre commune, une partition sous mon bras, lorsque j'entendis un colloque animé entre les deux cantatrices et le tenor. Mon nom fut prononcé; je tressaillis et j'écoutai. Je comprenais déjà si bien l'italien, que pas un mot ne m'échappa. Lauretta contait la catastrophe du con-

cert où je lui avais dérobé un succès par un accord frappé mal à propos.

—*Asino tedesco!* s'écria le tenor. J'eus peine à me contraindre, tant j'éprouvais l'envie d'entrer subitement et de jeter le chanteur italien par la fenêtre ! Je me retins. Lauretta continua : elle raconta qu'elle avait voulu me chasser, mais que mes prières l'avaient touchée, et qu'elle avait consenti par compassion à me laisser étudier le chant auprès d'elle. A mon grand étonnement, Térésina confirma les paroles de Lauretta.

—C'est un bon garçon, dit-elle. Maintenant, il est amoureux de moi, et il écrit tout pour l'alto. Il a quelque talent, mais il faut qu'il se débarrasse de ce que je ne sais quoi de raide et d'empesé qui est particulier aux Allemands. J'espère faire de lui un compositeur qui écrira le contr'alto, car les morceaux nous manquent; ensuite je le planterai

là. Il est horriblement ennuyeux avec ses tendresses et ses soupirs, et il ne me tourmente pas moins avec ses compositions qui sont souvent misérables.

— Pour moi, dit Lauretta, Dieu merci, je suis débarrassée de lui. Tu sais, Térésina, comme il m'a obsédée avec ses duos et ses ariettes!

Lauretta commença alors un duo de ma composition, qu'elle avait fort vanté. Térésina prit la seconde voix, et elles se mirent à parodier mon chant et mes gestes de la façon la plus cruelle. Le tenor riait si brusquement que la salle retentissait des éclats de sa voix. Une sueur froide inonda tout mon corps; je regagnai sans bruit ma chambre, dont la fenêtre donnait sur une petite rue voisine où se trouvait la maison de poste. Une voiture publique était déjà préparée, et les voyageurs devaient partir dans une heure. Je fis aussitôt mon

bagage, je payai l'hôte, et je montai en voiture. En passant dans la grande rue, je vis les deux cantatrices à la fenêtre avec le tenor, je m'enfonçai dans le fond de la voiture, et je pensai avec joie à l'effet que produirait la lettre que j'avais laissée pour elles à l'auberge. Jamais je n'aurais soupçonné Térésina d'une telle fausseté! cette charmante figure ne s'est jamais éloignée de ma pensée; il me semble encore la voir, chantant des romances espagnoles, gracieusement assise sur le fougueux cheval gris pommelé, qui caracolait aux accords de la guitare. Je me souviens encore de la singulière impression que produisit sur moi cette scène, j'en oubliai le mal que je ressentais; Térésina captivait tous mes sens; je la voyais devant moi comme une créature supérieure. De tels momens pénètrent profondément dans la vie, et laissent une impression

que le temps, loin d'affaiblir, ne fait que colorer plus vivement. Si jamais, j'ai composé ma romance énergique et fière, assurément l'image de Térésina et de son palefroi s'est présentée en ce moment à ma pensée.

. . . .

. . . .

Il y a deux ans, lorsque j'étais sur le point de quitter Rome, je fis une petite tournée à cheval dans la campagne romaine. Je vis une jolie fille devant la porte d'une locanda, et j'eus la fantaisie de me faire donner un verre de vin par cette charmante enfant. J'arrêtai mon cheval devant la porte, sous l'épaisse tonnelle où se prolongeaient de longs jets de lumières. J'entendis de loin les sons de la guitare et un chant animé. J'écoutais attentivement, car les deux voix de femme produisaient sur moi une impression singulière, et réveillaient

des souvenirs confus que je ne pouvais démêler. Je descendis de cheval, et je m'avançai lentement, m'enfonçant à chaque son dans la tonnelle d'où partaient ces accens. La seconde voix cessa de se faire entendre. La première chanta seule une canzonnetta. Plus je m'approchais, moins les accens de cette voix me semblaient inconnus. La cantatrice était engagée dans un final brillant et compliqué. C'était un labyrinthe de gammes ascendantes et descendantes, une pluie semée de notes disparates; enfin elle soutint longuement un ton. Mais tout à coup une voix de femme éclata en reproches, en juremens et en paroles glapissantes. Un homme répondit, un autre se mit à rire. Une seconde voix de femme se mêla à la dispute, qui devenait de plus en plus folle, et s'animait de toute la *rabbia* italienne! Enfin, je me trouve tout près de l'extrémité de

la tonnelle ; un homme accourt et me jette presque à la renverse : il me regarde, et je reconnais le bon abbé Ludovico, un de mes amis de Rome.

— Qu'avez-vous donc ? au nom du ciel ! lui dis-je.

— Ah ! signor maestro ! signor maestro ! s'écrie-t-il, sauvez-moi ; défendez-moi contre cette furie, ce crocodile, ce tigre, cette hyène, cette diablesse de fille ! je lui marquais la mesure d'une canzonnette d'Anfossi ; il est vrai qu'en frappant trop tôt l'accord, je lui ai coupé son trille ; mais aussi pourquoi me suis-je avisé de regarder les yeux de cette divinité infernale ! Que le diable emporte tous les finals !

Je pénétrai fort ému, avec l'abbé, sous la vigne, et je reconnus, au premier coup d'œil, les deux sœurs, Lauretta et Térésina. Lauretta criait et tempêtait encore ; Térésina avait le teint

moins animé : l'hôte, ses bras nus arrondis sur sa poitrine, les regardait en riant, tandis que la jeune servante garnissait la table de nouveaux flacons. Dès que les cantatrices m'aperçurent, elles vinrent se jeter dans mes bras.

— Ah ! signor Téodoro, s'écrièrent-elles à la fois ; et elles me comblèrent de caresses. Toutes les querelles cessèrent. — Voyez, dit Lauretta à l'abbé, c'est un compositeur gracieux comme un Italien, énergique comme un Allemand. Les deux sœurs s'interrompirent tour à tour avec vivacité, se mirent à conter les heureux jours que nous avions passés ensemble, vantèrent mes profondes connaissances musicales, et convinrent qu'elles n'avaient jamais rien chanté avec autant de plaisir que les morceaux de ma composition. Enfin Térésina m'annonça qu'elle était engagée par un impressario comme première cantatrice

tragique, pour le prochain carnaval; mais qu'elle ne jouerait que sous la condition que la composition d'un opéra séria me serait confiée; car, disait-elle, la musique grave était mon fait et mon élément véritable. Lauretta, au contraire, prétendait qu'il serait fâcheux que j'abandonnasse le genre qui me convenait particulièrement, et que je ne me vouasse pas exclusivement à l'opéra-buffa; elle était engagée comme Prima Donna pour cette sorte d'opéra, et elle jura qu'elle ne chanterait rien qui ne fût écrit de ma main. De notre séparation et de ma lettre, il n'en fut pas question. Tout ce que je me permis, ce fut de rapporter à l'abbé comment, plusieurs années auparavant, un final d'Anfossi m'avait valu un traitement semblable à celui qu'il venait d'éprouver. Je traitai ma rencontre avec les deux sœurs dans le ton tragi-comique, et tout en

plaisantant sur nos rapports passés, je leur fis sentir de quel poids d'expérience et de raison les années m'avaient chargé. — Il est très-heureux, leur dis-je, que j'aie fait manquer autrefois le fameux final, car les choses étaient arrangées de manière à durer pendant l'éternité, et je crois que, sans cette circonstance, je serais encore assis au piano de Lauretta.

—Mais aussi, signor! répliqua l'abbé, quel maestro a le droit de dicter des lois à la Prima Dona? et d'ailleurs, votre faute commise dans un concert public était bien plus grande que la mienne, en petit comité sous cette vigne. Après tout, je n'étais maître de chapelle qu'en idée, et sans ces deux jolis yeux qui m'avaient étourdi, je n'aurais jamais commis une telle ânerie.

Ces paroles de l'abbé produisirent un effet merveilleux, car les yeux de Lau-

retta, qui brillaient encore de colère, s'adoucirent tout à coup et prirent une expression de tendresse.

Nous demeurâmes tout le soir ensemble. Il n'y avait pas moins de quatorze ans que je m'étais séparé des deux sœurs, et quatorze ans changent beaucoup de choses. Lauretta avait passablement vieilli, cependant elle n'était pas encore tout-à-fait dépourvue de charmes. Térésina s'était mieux conservée, et elle n'avait rien perdu de sa jolie taille. Elles étaient encore toutes deux vêtues de couleurs bigarrées, et leur toilette, exactement la même que jadis, avait aussi quatorze ans de moins qu'elles. A ma prière, Térésina chanta quelques-uns de ces airs graves qui m'avaient si fortement saisi autrefois; mais il me sembla qu'ils avaient autrement retenti dans mon âme; et le chant de Lauretta, bien que sa voix n'eût pas sensiblement

perdu de son étendue et de sa force, était entièrement différent de celui dont j'avais conservé le souvenir. Le sentiment de comparaison entre une impression conservée et une réalité moins attrayante, me disposait peu en faveur des deux sœurs, dont l'extase apprêtée, l'admiration exagérée et la tendresse peu sincère m'étaient déjà connues. Le jovial abbé qui jouait, auprès des deux cantatrices, le doux rôle d'amoroso, en choyant toutefois la bouteille, me rendit ma bonne humeur, et la joie présida à notre réunion. Les deux sœurs m'engagèrent avec instance à revenir au plus tôt pour leur faire quelques parties à leurs voix; mais je quittai Rome sans leur faire visite.

Et cependant c'étaient elles qui avaient réveillé en moi le sentiment de la musique et une foule d'impressions et d'idées musicales! mais c'est là justement

ce qui m'empêcha de les revoir.... Chaque compositeur conserve sans doute une impression profonde que le temps ne peut affaiblir. Le génie de l'harmonie lui parla une première fois, ce fut l'accent magique qui lui révéla la puissance de son âme. Qu'une cantatrice fasse entendre à l'artiste des mélodies qui échauffent son cœur, l'avenir commence aussitôt pour lui. Mais c'est notre lot, à nous pauvres et faibles mortels, garrottés sur la terre, de vouloir renfermer dans le cercle étroit de notre misérable réalité, ce qui est céleste et infini. Que cette cantatrice devienne notre maîtresse ou même notre femme! le charme est détruit, et cette voix mélodieuse qui nous ouvrait les portes du ciel, sert à exprimer des plaintes vulgaires, à gronder pour un verre cassé ou pour une tache sur un habit neuf! Heureux le compositeur qui ne revoit

jamais dans cette vie terrestre, celle qui a allumé en lui le feu sacré de l'art, par une puissance mystérieuse qui s'ignore elle-même ! Qu'il gémisse d'être éloigné d'elle, qu'il languisse, qu'il se désespère, la figure de l'enchanteresse qu'il a perdue lui apparaîtra toujours comme un ton admirable et céleste ; elle vivra éternellement pour lui, couronnée de jeunesse et de beauté ; elle l'entourera d'un nuage de mélodies qui se renouvelleront sans cesse ; elle sera l'idéal parfait dont l'image se réfléchira dans tous les objets extérieurs, et qui les colorera d'un reflet délicieux !

LA LEÇON DE VIOLON.

LA LEÇON DE VIOLON.

J'ÉTAIS à Berlin, très-jeune, j'avais seize ans, et je me livrais à l'étude de mon art, du fond de l'âme, avec tout l'enthousiasme que la nature m'a départi. Le maître de chapelle Haak, mon digne

et très-rigoureux maître, se montrait de plus en plus satisfait de moi. Il vantait la netteté de mon coup d'archet, la pureté de mes intonations ; et bientôt il m'admit à jouer du violon à l'orchestre de l'Opéra et dans les concerts de la chambre du roi. Là j'entendais souvent Haak s'entretenir avec Duport, Ritter et d'autres grands maîtres, des soirées musicales que donnait le baron de B***, et qu'il arrangeait avec tant d'aptitude et de goût que le roi ne dédaignait pas de venir quelquefois y prendre part. Ils citaient sans cesse les magnifiques compositions de vieux maîtres presque oubliés qu'on n'entendait que chez le baron, — qui possédait la plus rare collection de morceaux de musique anciens et nouveaux ; — et s'étendaient avec complaisance sur l'hospitalité splendide qui régnait dans la maison du baron, sur la libéralité presque incroyable avec laquelle il traitait

les artistes. Ils finissaient toujours par convenir d'un commun accord qu'on pouvait le nommer avec raison l'astre qui éclairait le monde musical du Nord.

Tous ces discours éveillaient ma curiosité; elle s'augmentait encore bien davantage lorsqu'au milieu de leur entretien les maîtres se rapprochaient l'un de l'autre, et que, dans le bourdonnement mystérieux qui s'élevait entre eux, je distinguais le nom du baron, et que, par quelques mots qui m'arrivaient à la dérobée, je devinais qu'il était question d'études et de leçons musicales. Dans ces momens-là, je croyais surtout apercevoir un sourire caustique errer sur les lèvres de Duport; et mon maître était surtout l'objet de toutes les plaisanteries dont il se défendait faiblement jusqu'au moment où, appuyant son violon sur son genou pour le mettre d'accord, il s'écriait

en souriant : — Après tout, c'est un charmant homme !

Je n'y tins plus. Au risque de me faire éconduire un peu rudement, je priai le maître de chapelle de me présenter au baron, et de m'emmener lorsqu'il allait à ses concerts.

Haak me toisa avec de grands yeux. Je voyais déjà l'orage gronder dans ses regards ; mais tout à coup sa gravité fit place à un singulier sourire. — Bon ! dit-il. Peut être as-tu raison. Il y a de bonnes choses à apprendre du baron. Je lui parlerai de toi, et je pense qu'il consentira à te recevoir ; car il aime assez à recevoir les jeunes artistes.

Quelques jours après, je venais de jouer avec Haak quelques concertos très-difficiles ; il me prit mon violon des mains, et me dit : — Allons, Carl ! c'est ce soir qu'il faut mettre ton habit des dimanches et des bas de soie. Viens me

trouver : nous irons ensemble chez le baron. Il s'y trouvera peu de monde, et c'est une bonne occasion pour te présenter.

Le cœur me battait de joie ; car j'espérais, sans trop savoir pourquoi, apprendre là quelque chose d'inouï, d'extraordinaire.

Nous allâmes. Le baron, un homme de moyenne taille, passablement vieux, en habit à la française brodé de toutes couleurs, vint à nous dès que nous entrâmes dans le salon, et secoua cordialement la main de mon maître.

Jamais je n'avais ressenti autant de respect véritable, éprouvé une impression plus favorable à la vue d'un homme de distinction. On lisait dans les traits du baron une pleine expression de bonhomie et de bonté, tandis que dans ses yeux brillait ce feu sombre qui trahit toujours l'artiste pénétré de son art.

Toute ma timidité de jeune homme disparut en un instant.

— Comment vous va, mon bon Haak; avez-vous bien travaillé mon concerto? dit le baron d'une belle voix sonore. — Eh bien! nous verrons demain! — Ah! voilà sans doute le jeune homme, le brave petit virtuose dont vous m'avez parlé?

Je baissai les yeux avec honte; je sentais mes joues rougir et brûler.

Haak prononça mon nom, fit l'éloge de mes dispositions, et parla de mes progrès rapides.

— Ainsi, dit le baron en se tournant vers moi, c'est le violon que tu as choisi pour ton instrument, mon garçon? — Mais as-tu bien pensé que le violon est le plus difficile de tous les instrumens qui aient jamais été inventés? Sais-tu que cet instrument cache, sous sa simplicité presque misérable, les plus vo-

luptueux trésors de tons que la nature ait produits; que ces cordes et ce bois sont un tout merveilleux qui ne se révèle qu'à un petit nombre d'hommes élus du ciel? Sais-tu certainement, ton esprit te dit-il avec fermeté, que tu pénétreras au fond de ce mystère? — D'autres que toi, et en grand nombre, ont cru à leur vocation, et sont restés toute leur vie de pitoyables racleurs. Je ne voudrais pas te voir augmenter le nombre de ces malheureux, mon fils. — Bon! tu vas me jouer quelque chose; je te dirai où tu en es, et tu suivras mon conseil. Il t'arrivera peut-être ce qui est arrivé à Carl Stammitz, qui rêvait des miracles qu'il devait faire un jour sur son violon: je lui ouvris l'intelligence, et vite, vite il jeta son violon sous le poêle, prit la basse, et fit bien. Sur cet instrument-là il pouvait étendre à plaisir ses grands doigts pattus, et il joua passablement.

Bon ! — Me voici prêt à t'entendre, mon garçon !

Je restai confondu de ce singulier discours. Les paroles du baron produisirent sur moi une impression profonde, et j'éprouvai un découragement affreux en songeant que j'avais entrepris une tâche pour laquelle je n'avais peut-être pas été créé.

On se disposait à jouer les trois nouveaux quartetti de Haydn, qui étaient alors dans toute leur nouveauté.

Mon maître tira son violon de sa boîte; mais à peine eut-il touché les cordes de l'instrument pour le mettre d'accord que le baron se boucha les oreilles avec ses deux mains, et s'écria comme hors de lui : — Haak, Haak! je vous en prie, pour l'amour de Dieu, comment pouvez-vous me gâter tout votre jeu avec ces misérables accords criards!

Or le maître de chapelle avait un des

plus magnifiques et des plus merveilleux violons que j'usse jamais vus et entendus, un véritable et authentique Antonio Stradivarius; et rien ne l'irritait plus que de voir quelqu'un se refuser à rendre les honneurs convenables à son instrument favori. Aussi ne fus-je pas peu surpris en le voyant remettre tranquillement le violon dans la boîte. Il savait sans doute ce qui allait arriver; car à peine eut-il retiré la clef de la boîte que le baron, qui venait de sortir du salon, reparut apportant avec précaution dans ses bras, comme un nouveau-né, une longue boîte recouverte de velours rouge et ornée de galons d'or.

— Je veux vous faire un honneur, mon cher Haak! dit-il. Vous vous servirez aujourd'hui du plus beau et du plus ancien de mes violons. C'est un véritable Gramulo, et auprès de ce vieux maître, son élève Stradivarius n'est qu'un ap-

prenti. Tartini ne voulait jamais jouer sur d'autres violons que sur des Gramulo. Recueillez-vous bien, afin que mon Gramulo consente à vous ouvrir tous ses trésors.

Le baron ouvrit la boîte, et j'aperçus un instrument dont la forme annonçait une haute antiquité. Tout auprès gisait l'archet le plus singulier du monde, qui semblait, par sa courbure exagérée, plutôt destiné à lancer des flèches qu'à arracher les sons des cordes. Le baron tira l'instrument de son coffre avec les précautions les plus solennelles, et le présenta au maître de chapelle, qui le reçut avec non moins de cérémonie.

— Pour l'archet, dit le baron en souriant et en frappant légèrement sur l'épaule de mon maître, pour l'archet je ne vous le remets pas; car vous ne vous entendez pas à le conduire; aussi de

votre vie ne parviendrez-vous à la perfection véritable!

Cet archet, dit le baron en l'élevant et le contemplant d'un œil brillant d'enthousiasme, cet archet ne pouvait servir qu'au grand et immortel Tartini; et, après lui, il n'est sur toute l'étendue de la terre que deux de ses écoliers qui aient été assez heureux pour s'approprier le jeu riche, pénétrant et moelleux qu'on n'obtient qu'avec un tel archet. L'un est Nardini. C'est maintenant un vieillard de 70 ans, qui n'a plus de puissance en musique qu'au fond de son âme. L'autre, vous le connaissez déjà, messieurs; c'est moi. Je suis donc le seul, l'unique en qui survit l'art de jouer du violon; et je n'épargne pas mon zèle et mes efforts pour propager cet art, dont Tartini fut le créateur. — Mais! — Commençons, messieurs!

Les quartetti de Haydn furent alors

joués, comme on le pense, avec une perfection telle que l'exécution ne laissa rien à désirer.

Le baron était là, assis, les yeux fermés et se dandinant sur son siége. Tout à coup, il se leva, s'approcha des exécutans, jeta les yeux sur la partition en fronçant les sourcils, puis fit un léger pas en arrière, se recula tout doucement jusqu'à son fauteuil, s'y replaça, laissa tomber sa tête sur ses mains, souffla, gémit et gronda sourdement.

— Halte! s'écria-t-il tout à coup à un passage en adagio, riche de chant et de mélodie; arrêtez! Par les dieux, c'est là du chant de Tartini tout pur; mais vous ne l'avez pas bien compris. Encore une fois, je vous en prie!

Et les maîtres reprirent en souriant et à grands coups d'archet ce passage, et le baron gémit et pleura comme un enfant.

Lorsque les quartetti furent achevés, le baron s'écria : — Un homme divin, cet Haydn ! Il sait aller à l'âme ; mais quant à écrire pour le violon, il ne s'en doute guère. Peut-être aussi n'y a-t-il jamais songé ; car il eût alors écrit dans la seule véritable manière, comme Tartini, et vous ne pourriez pas le jouer !

Ce fut mon tour de jouer quelques variations que Haak avait placées devant moi.

Le baron se tint tout près de moi, le visage sur mes notes. On imagine la crainte dont je fus saisi en commençant, un si rude critique à mes côtés. Mais bientôt un vigoureux allégro m'entraîna tout entier. J'oubliai le baron, et je pus me mouvoir en liberté dans toute l'étendue du cercle de mes facultés, dont je disposai librement.

Lorsque j'eus fini, le baron me frappa sur l'épaule, et dit en souriant : — Tu

peux t'en tenir au violon, mon fils; mais tu n'entends encore rien au coup d'archet et aux démanchés, ce qui provient sans doute de ce que tu as manqué jusqu'à ce jour d'un bon maître.

On alla se mettre à table; elle était dressée dans la salle voisine; la profusion qui y régnait allait jusqu'à la prodigalité. Les maîtres firent bravement honneur au repas. La conversation, qui devenait de plus en plus animée, roulait exclusivement sur la musique. Le baron étala des trésors de connaissances précieuses; son jugement, vif et pénétrant, montrait non pas seulement un amateur distingué, mais un artiste achevé, un virtuose plein de pensée et de goût. Je fus surtout frappé des portraits des violonistes qu'il nous peignait tour à tour. J'en veux rassembler quelques souvenirs.

— Corelli, dit le baron, ouvrit le

premier la route. Ses compositions ne peuvent être jouées qu'à la manière de Tartini; et il est facile de prouver qu'il a reconnu toute la grandeur du rôle de son instrument. Pugnani est un violon passable : il a du ton et beaucoup d'intelligence; mais son trait est trop mou dans certains appogiamenti. Que ne m'avait-on pas dit de Gemianini! Lorsque je l'entendis pour la dernière fois, à Paris, il y a trente ans, il jouait comme un somnambule qui gesticule en rêvant; et c'était aussi un rêve pénible que de l'entendre : ce n'était qu'un *tempo rubato* sans style et sans terme. Malédiction sur cet éternel *tempo rubato!* il perd les meilleurs violons. Je lui jouai mes sonates; il vit son erreur, et voulut prendre de mes leçons, ce que je lui accordai volontiers : mais l'enfant était déjà trop enfoncé dans sa méthode; il avait trop vieilli là-dessus : il était dans

sa soixante-onzième année. — Que Dieu pardonne à Giardini et ne lui fasse pas payer dans l'éternité! mais c'est lui qui, le premier, a mangé le fruit de l'arbre de la science, et fait, de tous les violons qui l'ont suivi, de coupables pécheurs; c'est le premier de tous les extravagans. Il ne songe qu'à sa main gauche et aux doigts sautilleurs, et il ne se doute pas le moins du monde que l'âme du chant gît dans la main droite, et que, de chacune de ses pulsations, s'échappent les battemens du cœur tels qu'ils retentissent dans notre sein. A chacun de ces extravagans je souhaiterais un Jomelli, debout à leur côté, qui les réveillât de leur cauchemar par un vigoureux soufflet, comme le brave Jomelli le fit en effet lorsque Giardini gâta en sa présence un morceau magnifique. — Quant à Lulli, c'est un fou plus complet encore; le drôle est un véritable danseur de

corde. Il ne saurait jouer un adagio, et tout son talent consiste dans les gambades ridicules qui lui valent l'admiration des ignorans. Je le dis hautement : avec moi et avec Nardini s'éteindra l'art de jouer du violon. Le jeune Viotti est un excellent artiste, plein de bonnes dispositions. Il me doit tout ce qu'il sait ; car c'est un de mes élèves les plus assidus. Mais puis-je tout faire ? Point de persévérance, point de patience! Il s'est échappé de mon école. J'espère mieux former Kreutzer : il a profité de mes leçons, et il les mettra en pratique à son retour à Paris. Mon concerto que vous étudiez avec moi maintenant, Haak, il ne le joue pas trop mal, en vérité ; mais il lui manque toujours un poignet pour se servir de mon archet. Pour Giarnowicki, je ne veux pas qu'il passe le seuil de ma porte ; c'est un fat et un ignorant qui se permet de mal parler de Tartini,

le maître des maîtres, et qui se moque de mes leçons. Il y a aussi ce petit garçon, ce Rode, qui promet de s'instruire en m'écoutant, et qui pourra bien devenir un jour maître de son archet.

— Il est de ton âge, mon garçon, dit le baron en se tournant vers moi, mais plus grave, d'une nature plus réfléchie. — Toi, tu me sembles un peu étourdi. Bon! cela se passe. — Pour vous, mon cher Haak, je fonde maintenant de grandes espérances sur vous! Depuis que je vous dirige, vous êtes devenu un tout autre homme. Continuez à persévérer dans votre zèle, et n'épargnez pas une heure. Vous savez que je ne badine pas là dessus.

Je demeurai frappé de surprise de tout ce que j'avais entendu. J'eus la plus grande peine à attendre le moment d'interroger mon maître, et de lui demander s'il était vrai que le baron fût

réellement le premier violon de l'époque; et si véritablement lui, mon maître, prenait de ses leçons! Haak me répondit que, sans nul doute, il se faisait un devoir de prendre des leçons du baron, et que je ferais fort bien d'aller le trouver un matin, et de le supplier de vouloir bien m'honorer de ses conseils.

A toutes mes questions sur le talent du baron, le maître de chapelle ne répondit rien et resta impénétrable, répétant seulement que je me trouverais fort bien de suivre son exemple.

Au milieu de tous ces propos, le sourire singulier qui se montrait sans cesse sur les lèvres de Haak ne m'échappait pas.

Et lorsque je m'en allai bien humblement présenter mes désirs au baron, lorsque je lui vins déclarer que l'amour le plus ardent, l'enthousiasme le plus vrai pour mon art m'animaient; son regard, d'abord fixe et surpris, prit in-

sensiblement l'expression d'une douce bienveillance.

— Mon garçon, mon garçon, dit-il, en t'adressant à moi, à moi l'unique joueur de violon qui ait survécu aux grands maîtres, tu prouves que tu portes en toi un véritable cœur d'artiste. Je voudrais bien t'aider dans ta marche et te soutenir; mais le temps, le temps, où prendre le temps? — Ton maître Haak me donne beaucoup à faire; et puis j'ai maintenant ce jeune homme, ce Durand qui veut se faire entendre en public, et qui s'est bien aperçu que cela ne pouvait avoir lieu avant que d'avoir fait un cours sous ma direction. — Voyons! — Attends, attends! — Entre le déjeuner et le dîner, — ou bien pendant le déjeuner. — Oui, j'ai alors une heure qui me reste. Mon garçon, viens me trouver ponctuellement tous les jours à midi: je violonerai avec toi jus-

qu'à une heure; ensuite vient Durand!

Vous pouvez imaginer que dès le lendemain, à l'heure dite, j'accourus chez le baron, le cœur gros d'espoir.

Il ne me permit pas de tirer un seul son du violon que j'avais apporté, et me mit dans les mains un gothique instrument d'Antonio Amati. Jamais je ne m'étais servi d'un semblable instrument. Le ton celeste qui s'élevait des cordes, me ravit. Je me perdis en passages hardis, je laissai le torrent harmonique s'élever en bouillonnant comme une vague furieuse, et retomber légèrement en cascade murmurante. Je crois que je me surpassai, que je jouai mieux dans ce premier moment, sous l'influence de cette situation si nouvelle, que dans tout le reste de ma vie. Le baron secoua la tête d'un air mécontent, et me dit enfin lorsque j'eus terminé le morceau : — Mon garçon, il faut oublier

tout cela. D'abord, tu tiens ton archet d'une façon misérable !

Il me montra la manière dont il fallait tenir son archet, selon Tartini. Je crus d'abord que je ne pourrais pas produire un son de cette manière; mais à mon grand étonnement, à peine eus-je repris tous les passages que je venais d'exécuter, que je m'aperçus de l'extrême facilité et des avantages que me donnait cette méthode.

— Allons! dit le baron, nous allons commencer la leçon. File un son, mon garçon; et soutiens-le le plus long-temps que tu pourras. Ménage l'archet, ménage l'archet: l'archet est pour le violon ce qu'est l'haleine pour le chanteur.

Je fis ce qu'il me disait, et je ne pus m'empêcher de me réjouir en voyant que je réussissais à produire un ton vigoureux que je menai du *pianissimo* au *fortissimo*, et que je fis lentement

descendre à longs traits d'archet par une belle dégradation.

— Vois-tu bien, mon fils, s'écria le baron, tu peux exécuter de beaux passages, faire des bonds à la mode, des traits sautillans et des démanchés ; mais tu ne saurais soutenir le ton comme il convient. Allons, je vais te montrer ce qu'on peut faire sortir d'un violon !

Il me prit l'instrument des mains, posa l'archet tout près du chevalet. — Non. Ici les termes me manquent en vérité pour exprimer ce qui en résulta !

L'archet tremblottant fouetta la corde, la fit siffler, geindre, gémir et miauler d'une façon à crisper les nerfs les moins délicats : on eût dit d'une vieille femme, le nez comprimé par des lunettes, et s'efforçant de retrouver l'air d'une vieille chanson.

En même temps ses regards se portaient au ciel avec une expression de

ravissement divin; et lorsqu'il cessa enfin de promener le maudit archet sur les cordes, ses yeux brillèrent de plaisir, et il s'écria avec une émotion profonde : — Voilà un ton! voilà ce qu'on appelle filer un son !

Jamais je ne m'étais trouvé dans une situation semblable. Le fou rire qui me prenait à la gorge s'évanouissait à la vue du vénérable vieillard dont les traits étaient illuminés par l'enthousiasme; et puis toute cette scène me faisait l'effet d'une apparition diabolique, si bien que le cœur me battait violemment, et que j'étais hors d'état de proférer une parole.

— N'est-ce pas, mon fils, dit le baron, que cela t'a pénétré jusqu'au fond de l'âme? Tu n'aurais jamais pu soupçonner qu'il y eût une si grande puissance dans cette pauvre petite affaire que voilà, avec ses quatre maigres cordes.

Allons! approche mon garçon, et bois un coup pour te remettre.

Il me versa un verre de vin de Madère, qu'il me fallut vider, en l'accompagnant d'un biscuit qu'il prit sur la table.

Une heure sonna.

— C'est assez pour aujourd'hui, dit le baron. Va, mon fils, et reviens bientôt. — Tiens, prends ceci.

Le baron me remit une papillote, dans laquelle je trouvai un beau ducat hollandais cordonné.

Dans l'excès de ma surprise, je courus trouver mon maître, et je lui racontai tout ce qui s'était passé. Il se mit à rire aux éclats. — Tu vois maintenant comment les choses se passent avec notre baron et ses leçons, me dit-il. Il te traite en commençant, et ne te donne qu'un ducat par leçon. Quand tu auras fait des progrès selon lui, il augmen-

tera tes honoraires. Moi, je reçois maintenant un louis; et Durand a, je crois, deux ducats.

Je ne pus m'empêcher de lui remontrer qu'il n'était pas bien de mystifier ainsi ce bon vieux gentilhomme et de lui tirer ses ducats de la sorte.

— Sache donc, me dit le maître, que tout le bonheur du baron consiste à donner ses leçons; que si moi et d'autres maîtres nous repoussions ses conseils, il nous décrierait dans le monde musical où il passe pour un juge infaillible; que d'ailleurs, exécution à part, c'est un homme qui entend parfaitement la théorie de l'art et dont les réflexions sont extrêmement judicieuses. Visite-le donc assidûment, et, sans t'arrêter aux folies qu'il débite, tâche de profiter des éclairs de sens et de raison qu'il montre chaque fois qu'il parle de la philosophie de l'art : tu t'en trouveras bien.

Je suivis le conseil de mon maître. Plus d'une fois, j'eus peine à étouffer un éclat de rire qui me prenait, lorsque le baron s'emparait de l'archet et le promenait d'une manière extravagante sur le dos du violon, en prétendant qu'il jouait le plus admirable solo de Tartini, et qu'il était le seul homme du monde en état d'exécuter pareille musique ; mais bientôt, lorsqu'il déposait l'instrument et qu'il se livrait à des réflexions qui m'enrichissaient de connaissances profondes, je sentais au gonflement de mon sein, à l'enthousiasme qui m'animait pour l'art magnifique dont il décrivait si bien les merveilles, que mon cœur lui devait une reconnaissance profonde.

Puis, lorsque je jouais dans ses concerts et que j'obtenais quelques applaudissemens, le baron souriait avec orgueil et regardait autour de lui en di-

sant : — C'est à moi que ce jeune homme doit son talent ; à moi, l'élève du grand Tartini !

Et, à mon grand profit, je continuai de prendre ses leçons — et ses beaux ducats.

FIN DU SECOND VOLUME.

